MOUNET-SULLY ET PIERRE BARBIER

LA VIEILLESSE DE DON JUAN

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène de l'Odéon, le 27 avril 1906.

PARIS
Librairie CHARPENTIER et FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1906

LA

VIEILLESSE DE DON JUAN

Il a été tiré de cet ouvrage

10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

MOUNET-SULLY ET PIERRE BARBIER

LA VIEILLESSE DE DON JUAN

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène de l'Odéon, le 27 avril 1906.

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1906


LIBRARY
FEB 14 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

A Messieurs BIENVENU-MARTIN,

Ministre de l'Instruction publique

et DUJARDIN-BEAUMETZ

Sous-Secrétaire d'État aux Beaux-Arts,

qui ont bien voulu juger notre *VIEILLESSE DE DON JUAN* digne de leur haute et bienveillante protection,

et à Monsieur PAUL GINISTY,

Directeur de l'Odéon,

qui lui a donné dans son théâtre une si cordiale et si artistique hospitalité.

Nous dédions cette pièce comme un hommage empressé de notre profonde reconnaissance.

MOUNET-SULLY. PIERRE BARBIER.

27 avril 1906.

PERSONNAGES

Don Juan.	MM.	MOUNET-SULLY.
Don José.		CANDÉ.
Catalinon.		JANVIER.
Fabien.		SÉVERIN.
Isabelle.	Mmes	DUX.
Inès.		LÉLY.
Céphise.		REBECCA-FÉLIX.
Rosita.		Cécile DIDIER.
Francine.		Yvonne DELANGE.

PRÉFACE

La vieillesse de don Juan !... un mot et un nom qui jurent ensemble, paraît-il, et dont le rapprochement constitue plus qu'une erreur, quelque chose comme une hérésie, don Juan étant devenu, de nos jours, du moins dans l'esprit de beaucoup de gens, non plus le personnage légendaire dont la figure, puissante, mais imprécise, inspira très différemment le génie de tant de poètes, mais une entité quasi-sacrée, immuable et intangible, à laquelle c'est une profanation de vouloir donner un visage conforme à l'idée personnelle qu'on s'en fait. Les plus sympathiques et aussi les plus éminents parmi les chroniqueurs dramatiques qui ont rendu compte de notre pièce (cela en des termes si flatteusement encourageants, que ce nous est un plaisir de les en remercier ici publiquement) se sont cependant écriés : « Don Juan vieux ! don Juan sensible, pitoyable et généreux ! mais c'est la négation même de don Juan ! »

Qu'il nous soit permis de répondre à ce reproche, si aventureuse que soit pour des auteurs l'audace de discuter le verdict rendu par l'aréopage des répétitions générales et de critiquer la critique.

Tout d'abord, qu'est-ce que don Juan ?

Historiquement, si tant est que nous puissions employer cet adverbe au sujet d'un personnage qui relève de la légende assurément plus que de l'histoire, ce fut, dans la mémoire des hommes, quelque chenapan de souche noble, mais d'âme vile, grand trousseur de cotillons, furieux rosseur d'alguazils, terreur des maris et des pères, qui s'était donné pour modèle à tous les forbans d'amour, un voluptueux sans tendresse, un jouisseur sans délicatesse, un fou malfaisant, une brute. Dumas dit : un imbécile.

Tel est le don Juan légendaire ; tel celui de Tirso de Molina. Pas un instant le poète espagnol ne songe à nous le présenter comme une grande figure. Tenorio n'est, dans son poème, que l'image fidèle et sévèrement burinée des jeunes écervelés, corrompus et spadassins, qui désolaient de son temps la société castillane et qu'il fallait bien fustiger ; un gredin cynique, rien de plus.

Quant à la statue du Commandeur acceptant son invitation pour le saisir de sa main de pierre et l'entraîner aux enfers, qu'est-ce autre chose que le symbole naïf du châtiment réservé par le ciel aux libertins en révolte contre toutes les lois divines et humaines? Symbole inventé par l'imagination populaire peut-être, ou plutôt, comme il est permis de le croire, créé

de toutes pièces par quelque intendant de police chargé de faire disparaître un grand d'Espagne dont les débauches, enjolivées de crimes et agrémentées d'athéisme, étaient un danger pour le trône et pour l'autel, mais avec ordre de fournir de cette disparition une explication venue d'en haut qui coupât court à tout scandale. En l'adoptant pour son drame, Tirso de Molina, lui aussi, faisait œuvre de défense sociale, frappant l'esprit de la foule par cette matérialisation perceptible de l'intervention divine dans les affaires des hommes.

Est-ce ce subterfuge d'un autre âge, est-ce la silhouette déplorablement quelconque de ce malandrin sans charme, sans noblesse et sans beauté, résumé de tous les vices d'un temps où l'idéalisme n'était pas né, qu'on impose à notre respect, nous allions dire à notre piété ?

Evidemment non. Par habitude, nos critiques nous parlent d'un don Juan, alors que leur mémoire est hantée par la vision d'un autre, au plutôt de dix, de vingt autres, de ces multiples figures, toutes de différents caractères et nuancées à l'infini, qui se succédèrent de siècle en siècle sous le nom unique de don Juan et qu'un seul trait commun rapprochait : l'impérieux besoin de séduire. Pour nous, comme pour nos devanciers, don Juan c'est le séducteur.

Mais le séducteur est un type d'humanité essentiellement modifiable (c'est affaire de temps et de lieu) et qui change de visage et d'allure, selon les variations de l'âme sociale. De Tirso de Molina à Zorilla,

en passant par Molière, Zamora, Goldoni, Byron, Alexandre Dumas, Mérimée, Mallefille, pas un de ces don Juan qui ressemble à ses devanciers ; et ce, tout naturellement, parce qu'émanant d'un nouvel esprit, chacun d'eux reflète la mentalité du temps qui le voit renaître. Voilà pourquoi de matérialiste grossier qu'il était avec son premier chantre, il devient raisonneur et philosophe avec Molière, raffiné séducteur d'âmes, aimable joueur de guitare, toujours cruel, mais charmant, avec Da Ponte (le plus grand artisan de sa gloire, puisqu'il lui donna pour la magnifier et l'incliner vers l'idéal, le divin génie de Mozart), raisonneur encore, mais plus inquiet, nous pourrions presque dire théologien avec Zorilla et Mallefille, et enfin, avec Musset, sur un chemin tracé par Hoffmann, ce prodigieux chercheur d'infini que devait fatalement enfanter un siècle tout idéaliste.

Et c'est celui-là, sans nul doute, que nos critiques ont dans la pensée et dans le cœur, alors qu'ils nous parlent de l'autre, ou plutôt c'est un composé (nous allions dire une mixture, car il s'agit là d'une combinaison de sensations qui ressemble fort à de la chimie psychique), c'est un composé du don Juan du poète et de celui du musicien, c'est le grand chasseur d'infini chantant la divine sérénade ; et nous ajouterions volontiers qu'à leur insu la silhouette de l'homme de pierre a changé pour eux de caractère et que, pour leur esprit affranchi des superstitions d'antan, mais imbu de l'idée moderne de la responsabilité individuelle, elle ne symbolise plus l'intervention de la puis-

sance céleste, mais bien celle de la conscience. Le Commandeur aujourd'hui, c'est le remords.

Donc, maintes fois, jusqu'à nos jours, les poètes et les penseurs ont, selon l'esprit du moment, tranformé cette grande figure, les uns la voyant immuable dans le crime impénitent, les autres l'imaginant prosternée, en plein repentir, dans le silence éternel du cloître, mais chacun lui prêtant infailliblement une âme, une vie et une mort en harmonie avec la pensée courante de son temps. Voilà qui est absolu.

Quelle est donc la querelle qu'on nous fait et quel fut notre sacrilège ? D'avoir supposé don Juan vieux?

Non pas vieux, s'il vous plaît, mais au bord de la vieillesse, dont la vision l'épouvante jusqu'à lui faire préférer la mort (tel est exactement notre thème), don Juan, *cette force de la nature*, n'ayant de raison d'être que dans la jeunesse impétueuse, ou tout au moins dans la maturité puissante, dernière limite pour lui de l'existence possible.

Est-ce encore trop que cette maturité ? Ceux qui nous la reprochent sont injustes ; ils oublient que nous sommes au vingtième siècle, en un temps où il nous est donné d'envisager la vie de l'homme sous un angle que n'ont pas soupçonné nos pères. L'existence sociale est tout autre qu'elle n'était il y a cent ans, tellement autre qu'elle a transformé jusqu'à la physiologie humaine. A quel âge se mariait-on jadis ? Les jeunes filles de quinze à dix-huit ans, les jeunes gens de dix-sept à vingt ; la trentaine sonnait alors l'extrême couvre-feu des amours. Musset ne fait-il pas dire à

Octave, répondant à la belle Mariane qui vient d'avouer dix-neuf ans : « Vous avez donc encore, Mariane, environ cinq ans pour être aimée, huit peut-être pour aimer vous-même et le reste pour prier Dieu. » ?

Combien ces lignes doivent étonner de nos jours nombre de femmes de quarante ans, belles encore et même séduisantes, qui pensent : « J'ai dix ans devant moi. » !

C'est qu'en effet, tout a bien changé pour l'un comme pour l'autre sexe (la vie amoureuse de la femme suivant à peu de chose près la même courbe que celle de l'homme). Pour ne parler que du mariage, l'âge courant des épousailles est maintenant, pour la femme, de vingt-cinq à trente ans, pour l'homme, de trente à trente-cinq.

Pourquoi ? Mais tout simplement parce que la lutte pour la vie, si âpre depuis un demi-siècle, retarde considérablement toute l'existence de l'homme, qui ne commence à compter, aussi bien pour l'amour libre que pour l'amour dans le mariage, qu'aux confins de la maturité, c'est-à-dire lorsque l'effort triomphant de son labeur l'a rendu maître de sa destinée, libre de fonder la famille, comme de fleurir de ses deniers les boudoirs où rêve sa passion. Dans le temps où il trouvait au berceau une destinée toute tracée, il aimait avant d'être fait : aujourd'hui que cette destinée attend tout de son énergie, il se fait avant d'aimer.

Ce retard est-il pour lui une perte ? Eh bien, non ; c'est un bénéfice. Si sa force productrice s'épanouit

beaucoup plus tard, elle se prolonge d'autant. Il ne perd pas quinze ans de jeunesse ; il a quinze ans de jeunesse de plus. Un médecin disait d'un malade doué d'une prodigieuse énergie : « Ce gaillard-là n'est pas mort parce qu'il n'a pas voulu mourir. » Nous dirons, comme ce médecin, que nos contemporains ne vieillissent pas, parce qu'ils ne veulent pas vieillir ; et cela parce qu'ils ont à rattraper leurs premières années perdues.

Le résultat, c'est qu'aujourd'hui don Juan n'a plus vingt-cinq ans, mais quarante et même cinquante. Don Juan, c'est l'homme arrivé, c'est le musicien, le poète, le peintre, le conférencier, l'orateur... ou tout simplement l'homme riche, dont l'illustration ou le luxe captivent l'imagination des femmes. C'est le maître quinquagénaire qu'aiment éperdument, jusqu'à se haïr entre elles, les vierges de seize ans, ses élèves.

Et c'est ce don Juan-là, qui est parfaitement bien don Juan, car, dans la suite des âges, les types d'humanité ne changent point d'âme, mais seulement de physionomie extérieure, c'est ce don Juan-là, c'est-à-dire l'éternel don Juan retouché par l'esprit du siècle, que nous avons voulu mettre à la scène parce qu'il est l'expression d'une époque.

Mais pourquoi, nous dira-t-on, ne pas y avoir mis tout simplement un contemporain quelconque, sans faire ce retour en arrière et prendre le don Juan espagnol ?

Parce que le don Juan espagnol est la synthèse même du type et que le vrai théâtre vit de synthèse.

Or, pour être synthétique, il lui faut le recul des ans. Si nous avons doté notre personnage d'une mentalité moderne, nous n'en avons pas moins eu l'ambition de traiter de l'amour d'une façon très générale, en dehors du temps et des mœurs, soit : *de l'amour dans tous les temps*. Don Juan est moins un personnage que la figure d'un vice : c'est l'égoïsme masculin ; tout homme est un peu don Juan, c'est une question de plus ou de moins : nous avons fait dire au nôtre, répondant à Isabelle qui lui reproche, dans son passé, ce cruel gaspillage : « Mille femmes ! »

— Ou dix ? ou trois ? géant ou nain,
Qui nous distingue ? un cœur plus ou moins économe.
Je ne suis pas un cas monstrueux, je suis l'homme.

Notre *homme*, à nous, devait donc nécessairement s'appeler don Juan, puisque nous voulions traiter une idée générale et que don Juan signifie l'amour séducteur dans sa généralité. Le seul choix de notre personnage disait le choix de notre sujet, la tendance de notre effort. Son nom était, à lui seul, toute l'exposition de notre pièce.

Mais — va-t-on nous dire encore — pourquoi dénaturez-vous ce personnage dont l'indifférente cruauté est la vraie caractéristique et nous le montrez-vous capable d'attendrissement et de générosité ?

Parce que, nous étant posé cette question : « Etant donné la vie de don Juan, que sera fatalement sa vieillesse et comment l'envisagera-t-il au moment où il en sentira les approches ? » nous l'avons pris à

cet âge critique où, forcé de ralentir sa course folle, il jette un regard en arrière et découvre avec stupeur le néant de sa vie d'aventures. Il n'a sous les yeux qu'un désert, il ne lui reste rien du passé, pas une joie, à peine un souvenir, rien que l'usure d'un cœur vide !... Et pourquoi toute cette misère ? *Parce qu'il n'a jamais aimé*, l'amour n'étant pas la possession, mais l'oubli de soi dans la possession ; alors il est pris de vertige à mesurer l'abîme de sa criminelle erreur, et c'est assez de ce moment de trouble pour qu'il s'attendrisse sur la première femme qui lui donne la clé du mystère : *le prix des joies méconnues*.

Mais pourquoi cette femme plutôt que toute autre ? parce que c'est celle qu'il rencontre à cet instant tragique, mais inévitable, où doit se faire en lui la lumière : il se l'avoue à lui-même :

Jeune, on pille et l'on fuit, un autre crime en tête,
Vieux, n'étant plus tiré par la brute, on s'arrête,
On considère, on scrute, on découvre, on comprend...
Et c'est pourquoi l'amour des vieillards est si grand.

Ayant compris, il s'attendrit sur cette première virginale créature qui vient de lui révéler le sens de la vie et comment il a passé à côté de la femme sans la voir, ne cueillant que la fleur de sa beauté, jamais la fleur de son âme ; et, en s'attendrissant sur cette enfant qui verse en lui la clarté des vérités éternelles (elle, son Messie, dit-il), il s'attendrit sur lui-même, c'est-à-dire sur le bonheur qu'il n'a point su découvrir et dont le regret fait toute sa détresse : cet attendrissement, c'est son égoïsme qui pleure.

Sa générosité même est une forme de son égoïsme. Il se sent près de la vieillesse et donne ce qu'il ne pourrait plus fièrement posséder ; il le dit à son valet :

L'usure de mon cœur est telle, tu m'entends,
Que je ne saurais plus regarder en moi-même
Et serais impuissant à dire si je l'aime,
Horrible nuit de l'âme où je marche à tâtons !...
Ah ! fuir ! fuir ! échapper ! partons ! partons ! partons !

Le doute est en lui, incurable comme toutes les flétrissures, doute de lui-même, doute d'autrui. L'hypothèse de l'amour, dans cette angoisse, lui devient un effroi ; sa générosité est en fuite.

Certes non, don Juan ne peut pas être vieux. La vieillesse d'un homme de plaisir, avec tout son cortège de hontes, déchéances physiques et morales, lui est un autre sujet d'effroi ; il s'évade pour ne pas vieillir. Et c'est là que s'accuse la folie de l'homme qui, au lieu de chercher le bonheur, a fait la chasse au plaisir. Le plaisir passe !... et alors, comme nous le disions plus haut, c'est le gouffre immense : la solitude ; celle de l'âme surtout ; car l'homme qui a des souvenirs n'est point seul.

Il meurt donc, mais, en mourant, il s'aperçoit qu'il aimait, ou, pour mieux dire, il le croit, car il n'aime exactement qu'à l'instant même de sa mort, et précisément *parce qu'il meurt*. S'il vivait, lui, l'éternel passant, il ne saurait pas aimer ; mais, libéré, en cet instant solennel, des suggestions coutumières de son sensuel égoïsme, il donne Inès à Fabien, et c'est son

premier dévouement : il s'en aperçoit et murmure :

> Quoi donc ? je me dévoue ? Ah ! cette fois, j'aimais.

C'est la lumière éternelle qui l'inonde, mais seulement au moment fatal où il entre dans l'éternité.

Cette fin est-elle incompatible avec le caractère de don Juan, tel que notre temps l'a compris, tel que Musset l'a chanté ?

Assurément non, si l'on veut bien se donner la peine de l'examiner un instant.

Qu'est-ce que le don Juan de Musset qui est le nôtre ? Ce n'est plus seulement, comme auparavant, un affolé séducteur, inconscient agent de la nature, personnification du désir ; c'est, enfant terrible d'un siècle où la science posa mille problèmes, un lascif mathématicien, cherchant le problème de l'amour, prodigieux sondeur d'infini, *l'amant de l'être impossible.* — « *Candide corrupteur,* » il promène par le monde, dans une sorte de course à l'abîme, cet immense foyer d'amour qui n'est qu'une aspiration vers l'amour idéal, définitif, absolu.

> Et fouillant dans le cœur d'une hécatombe humaine,
> Prêtre désespéré, pour y chercher ton Dieu...

dit Musset.

> . . . .
> Regardant sous tes pieds cette mer orageuse,
> Tu te disais tout bas : ma perle est là-dedans.

S'il soupire après cette perle, c'est qu'il croit pouvoir l'apprécier ; s'il cherche éperdument ce Dieu,

c'est qu'il y a en lui une âme capable de l'adorer. Dès lors, pourquoi ne pas accepter que sa sensibilité, étouffée aussi longtemps que sa recherche est vaine, se fondra tout à coup en désespoir, en bonté et en dévouement, le jour où il croira avoir trouvé cette perle et ce Dieu ?

Mais pour les trouver, il est nécessaire qu'il soit libéré par l'âge du trop pressant aiguillon de la chair, de cette chair qui lui criait : « Plus loin, toujours plus loin, » et qu'il puisse enfin s'arrêter, bien moins d'ailleurs par fatigue que par satiété.

Ce n'était donc pas trahir son caractère, le dénaturer, l'amoindrir, que de le prendre à ce tournant de la vie, où, usé, non pas de corps, mais d'âme, brisé dans sa force morale, épuisé jusqu'au fond du cœur, ayant vainement sondé l'infini de l'univers, il se retourne affolé sur lui-même et, sondant son propre infini, y voit poindre enfin sa conscience !

Et, comme cette clarté l'illumine, il s'écrie dans une extase :

Il faut que l'âge m'ait brisé
Pour que des profondeurs de mon être épuisé
Ma conscience, comme un nouveau-né, s'éveille
Et dans ta gloire enfin te contemple, ô merveille,
O femme !...

Or, quelle est cette femme qu'il découvre ? Ce n'est pas seulement Inès : c'est, dans Inès, tout son sexe, Elvire, Anna, toutes les autres... Toutes celles qu'il a méconnues, la femme, en un mot, la femme !... l'être de tendresse et de dévouement qui pouvait lui donner

un fils, *la mère !*... c'est-à-dire l'amour même, dans sa divine plénitude, celle en qui l'on met son image, *au sein de qui l'on s'immortalise*.

Et alors, il constate avec désespoir que sa course à l'infini n'était, sous un déguisement d'idéalisme, qu'une simple chasse au plaisir, une recherche par son égoïsme de l'infinie volupté, et que l'infini pour l'homme n'est pas dans l'étreinte des êtres, mais dans le fruit éternellement reperpétué de cette étreinte, *dans l'enfant*, comme le lui a dit José, alors qu'il ne voulait pas le croire :

L'enfant, réduction de ta propre statue,
Qui prend ta ressemblance et qui la perpétue,
Qui reçoit ton esprit et le lègue à son tour
Et, même après ta mort, fait durer ton amour.

De l'amour fécond tout demeure, et rien de l'amour stérile.

Quand cette vérité l'envahit, une terreur le prend : vieillir seul !... Et, pour fuir l'avenir, il se tue. Le remords a fait son œuvre, *le Commandeur est venu le chercher*.

Telle fut notre conception. Avons-nous su la mettre en lumière ? Moins bien certes que nous ne l'avions rêvé : dans les œuvres d'art, l'exécution est toujours si loin du rêve !... Mais avions-nous le droit du moins de caresser cette chimère ? Nous croyons l'avoir démontré.

MOUNET-SULLY, PIERRE BARBIER.

ACTE PREMIER

Aux environs de Séville, commencement du XVIIe siècle.

La scène représente la salle commune du château de don José, antique demeure familiale où restent marquées les étapes successives du temps. L'architecture primitive est romane, avec des transformations gothiques. Les meubles sont de la Renaissance.

La pièce est irrégulière, élargie au premier plan, à gauche, par la saillie d'une tour carrée qui fait corps avec elle, mais en y constituant comme un coin à part, moins ouvert et plus intime.

Dans la muraille gauche de la tour, une grande fenêtre donnant sur la campagne. Contre celle qui fait face au public, un dressoir-bibliothèque portant des bibelots et des livres. — A droite du dressoir, près de l'angle intérieur de la tour, une grande chaise seigneuriale.

Au milieu du mur de retour qui monte vers le fond, une grande cheminée surmontée d'une glace de Venise. — Au delà, en pan coupé, une porte donnant sur l'aile gauche du château.

A droite : au premier plan, faisant face à la fenêtre de la tour, un triptyque dont le panneau central représente l'image de la Vierge. Devant le triptyque, une sorte d'autel précédé d'un prie-Dieu. — Immédiatement au delà, un petit escalier de deux marches conduisant à la chambre d'honneur, occupée par don Juan. — Plus loin, en pan

coupé, porte conduisant, par un vestibule, à une des entrées du château.

Au fond une grande fenêtre formée de trois baies romanes le long desquelles, au dehors, descend un petit escalier de pierre qui conduit dans la campagne en passant sous l'aile gauche du château. — Une grande draperie glisse à volonté devant la fenêtre du fond.

Au milieu de la salle, une table. Devant la table, une banquette garnie de coussin. — Peintures murales. — Par la fenêtre du fond on aperçoit une campagne verdoyante ; c'est l'été.

SCÈNE PREMIÈRE

DON JOSÉ, ISABELLE, puis FABIEN

Au lever du rideau, don José à gauche, dans le grand fauteuil, lit près de la fenêtre : à côté, Isabelle, assise sur un siège bas, près de la table, brode une petite nappe d'autel.

DON JOSÉ, en riant de ce qu'il lit.

Oh ! le mauvais garçon ! à quels excès se porte
Un cœur jaloux ! Peut-on profaner de la sorte
Son propre amour ! *Matres equotum !*

ISABELLE

Qu'est-ce donc ?

DON JOSÉ, lisant.

Cum tibi flagrans amor, et libido

Quæ solet matres furiare equorum,
Sæviet circa...

ISABELLE

Mais cela, mon ami, c'est du latin ?

DON JOSÉ, en souriant de son étourderie, tendrement.

Pardon.
Il me semble toujours que ce bel œil que j'aime
Doit lire en ma pensée aussi bien qu'en moi-même
Et que je ne puis rien connaître ou concevoir
Que l'autre moi ne doive ou comprendre ou savoir.

Isabelle lui sourit ; il reprend, montrant son livre.

Oui, c'est l'ode à Lydie.

En riant.

Elle est d'un fiel atroce.

ISABELLE

Vraiment ?

DON JOSÉ

Le doux Horace y peint d'un vers féroce
Les outrages futurs dont ce front adoré
Par l'implacable temps sera déshonoré,
Et ses regrets alors, et l'horreur vengeresse
Des désirs furieux et vains, et la détresse
D'un cœur que tout passant rejette avec mépris,
Comme on fait d'une fleur ou d'un rameau flétris.

ISABELLE, en manière de conclusion.

Elle en aimait un autre ?...

DON JOSÉ

Oui ; l'homme est bien le même
En tout temps ! Dès qu'il croit aimer, il faut qu'on l'aime,
Dût cet amour semer la douleur et la mort.

ISABELLE

Comme notre cousin don Juan ?

DON JOSÉ, vivement, en lui montrant la porte de droite.

Prends garde !

ISABELLE

Il dort.

DON JOSÉ

A-t-il gâché ses jours, celui-là !... Triste !...

ISABELLE, prêtant l'oreille.

Ecoute.

FABIEN, entrant, vivement par le fond.

Monsieur !...

DON JOSÉ

Qu'arrive-t-il ?

FABIEN, montrant la fenêtre de gauche

On entend sur la route...

DON JOSÉ, l'arrêtant du geste et écoutant,

Une lourde charrette et qui va cahotant,
Celle de mon fermier Diaz.

FABIEN, avec le même geste.

Ces grelots pourtant...

DON JOSÉ, de même.

Ces grelots, c'est l'abbé qui revient sur sa mule.

FABIEN, désappointé.

Ah !

DON JOSÉ, en souriant.

Tu vas te trahir, mon Fabien, dissimule.
Quand l'amour vient trop vite au-devant de ses pas,
La femme...

ISABELLE, en souriant, tendrement, à José.

Aime plutôt.

Maternellement, à Fabien en passant devant lui pour aller placer sur l'autel la broderie qu'elle vient de terminer.

Ne dissimule pas.

DON JOSÉ, en regardant Isabelle, avec attendrissement.

C'est vrai ; pour certains cœurs bénis de la nature
Qui ne sont qu'innocence et franchise et droiture,
Le simple don de soi, sans ruse et sans détour,
Est encor la suprême adresse de l'amour.

Se retournant vers Fabien.

Aime naïvement, tout le reste est chimère.
Va droit au cœur d'Inès, c'est le cœur de sa mère.

FABIEN

Je le sais.

A Isabelle, qui remonte vers le fond après avoir achevé de parer l'autel.

Oui, madame : une âme ardente au bien...

ISABELLE, voulant l'arrêter, modestement.

Oh !

FABIEN, en souriant.

Je parle d'Inès... un noble esprit où rien
N'est douteux, ni factice et qu'on voyait éclore
Profondément limpide en sa fraîcheur d'aurore,
Le modèle du Beau dans ses traits bienfaisants,
Voilà ce qu'annonçaient déjà ses jeunes ans.

DON JOSÉ

Certe.

FABIEN, dans un mouvement de profonde tendresse.

Aussi j'y pensais, j'étais inquiet d'elle,
Je la sentais grandir et l'image fidèle

Montrant son cœur.

Que j'en conservais là s'y transformait pourtant,
Comme elle, jour à jour et d'instant en instant,
Si bien que, j'en suis sûr, elle va m'apparaître
Telle que je la vois dans mon rêve.

DON JOSÉ, touché par les paroles de Fabien.

Peut-être.

Tu l'aimes ?

Il lui tend la main.

FABIEN, en prenant vivement la main de don José.

Oh ! je l'ai compris en recevant
Votre message : « Inès va sortir du couvent,
« Arrive sans tarder, si, comme je l'espère,
« Tu veux réaliser le désir de ton père. »

DON JOSÉ, avec un soupir.

Mon vieil ami si cher et si tôt disparu !

FABIEN

J'ai senti mon cœur battre et je suis accouru.

DON JOSÉ

Brave enfant. Nous tenions à ce que notre fille,
Le jour même de son retour dans sa famille,

En souriant avec bonhomie.

Y trouvât dès l'abord « ce héros achevé
« Qu'au fond de son couvent toute vierge a rêvé ».

FABIEN, modestement, en souriant.

Ce héros !

DON JOSÉ

C'est le mot dont se servit naguère
Le roi même en louant ta conduite à la guerre.

Va, pour elle, crois-moi, tu dois être aujourd'hui
Celui... que toute femme a toujours nommé : lui.
Je veux donc, dans l'instant de sa première joie,
Que tu sois le premier jeune homme qu'elle voie.

FABIEN

Puissé-je un jour, monsieur, vous payer vos bontés.

ISABELLE, tendrement.

Une mère, Fabien, connaît les qualités
Et les défauts de son enfant : Inès est bonne
Et sensible à l'excès ; c'est l'âme qui se donne
Sans mesure, le cœur qui s'ouvre éperdûment,
Ayant faim de tendresse et soif de dévouement ;
Tu ne te trompes pas : pure, loyale, franche,
Elle éclot noblement comme une fleur très blanche ;
Tel un beau lys, elle est, dans sa simplicité,
Le symbole vivant de la virginité ;
C'est le bonheur certain pour un époux fidèle ;
Mais, si ton cœur, un jour, devait se passer d'elle,
S'il n'est pas sûr de lui, renonce à l'épouser,
Les larmes sont parfois si proches du baiser !
Dis-toi bien que la cire est moins tendre que l'âme
De la vierge, à cette heure où l'enfant devient femme,
Et que plus d'une, hélas ! est à son dernier jour
Ce que l'homme la fit en son premier amour.
L'âme d'Inès !... Ah ! Dieu ! lis bien dans ce beau livre,
Cher trésor qu'en tremblant une mère te livre
Et dont tu peux garder le charme inaltéré ;
Veille sur lui, mon fils, c'est un dépôt...

FABIEN, en baisant la main d'Isabelle.

Sacré.
Ah ! chère, chère Inès !... Je veux, soyez sans crainte,
La loger dans mon cœur comme une chose sainte
Et les ans me seront trop courts pour égrener
Le rosaire d'amour que vous m'allez donner ;
En doutez-vous ?

En regardant vers la porte de droite.

Suis-je un de ces roués cyniques
Dont les galants exploits remplissent les chroniques
Et qui dans leur blason mettent sans embarras :
« Mille cœurs saignants sur champ de larmes ? »

DON JOSÉ, vivement, en regardant la porte de droite.

Plus bas !

FABIEN

Je n'ai nommé personne.

ISABELLE, avec bonté.

Hélas ! malheureux homme !

FABIEN

C'est le scandale de son passé qui le nomme.
Vous avez cru devoir le recueillir chez vous...

ISABELLE

Blessé, mourant et seul au monde.

DON JOSÉ, avec bonté.

Il n'a que nous ;
Et c'est lui, cette fois, qu'une indigne maîtresse...

FABIEN

A ridiculisé, joyeuse vengeresse
De tout son sexe ?

DON JOSÉ

Oui, mais combien effrontément !
Après avoir lancé sur lui son autre amant,
La drôlesse éclatait de rire à sa fenêtre
En le voyant tomber !

FABIEN

Vous le plaignez peut-être ?
Rappelez-vous, lorsqu'on dérangeait ses desseins,
Comme, en riant aussi, ce roi des spadassins
Savait d'un bras très sûr frapper les téméraires
Qui barraient son chemin, pères, maris ou frères ;
Voici qu'à coups d'estoc on lui rend ses bouquets ?
Qu'il ait recours à la pitié de son laquais
Sans que la nôtre encore à ses maux compâtisse ;
Le monde le rejette, écœuré ? C'est justice,
Et c'est justice aussi qu'il ait enfin trouvé
Son maître, par deux fois, dans le cœur dépravé
De cette femme qui, regardant comme un plus jeûne
L'amour d'un galant mûr, en a pris un jeune
Et plus alerte dont le fer n'a point failli
A lui prouver qu'il a décidément vieilli.

DON JOSÉ

Prends garde, mon enfant, ta jeunesse est sévère ;
Certe, don Juan n'est pas de ces saints qu'on révère,
Mais, quand il fait le mal...

FABIEN

Oh ! c'est sans nul effort :
La jeune Anna lui plaît ? Voilà son père mort ;
Il s'en console dans un lit de chambrière !...
Passe Elvire, la vierge inflexiblement fière,
Ne pouvant la réduire, il l'épouse et, l'ayant
A peine possédée, il rebondit, fuyant
Cette immense douleur qui pour lui prie encore
Dans l'ombre morne d'un couvent dont il ignore
Le nom même !... L'attrait d'un roman commencé
Rejetant tout cela très loin dans le passé,
Au rythme des baisers de quelque courtisane
Il s'apprête à corrompre un cœur de paysanne
Qu'il laissera brisé, dès qu'il aura goûté
Au fruit, nouveau pour lui, de sa rusticité,
Puis c'est une autre encore, et dix, et cent, et mille !
Et vous lui trouvez une excuse ?... Il est habile.

DON José, reprenant sa phrase en appuyant sur les mots.

Non, quand il fait le mal, c'est sans malignité ;
Ce que le monde prend pour sa perversité
N'est que l'impulsion fatale de son être
Que pousse une ardeur folle et dont il n'est point maître ;
Vers je ne sais quel rêve absurde ou surhumain
Il va sans regarder aux cahots du chemin

Et, déçu dans ses vœux qu'il prend pour légitimes,
Brisant tout, il se croit brisé par ses victimes,
Puis encore il repart, mené par son destin,
D'un pas plus affolé vers un but plus lointain.
Avec cela du cœur, des bontés, des tendresses ;
Dans l'instant où lui-même immole ses maîtresses,
Pleurant sur la douleur humaine et hautement
Plaignant toute autre femme en deuil d'un autre amant ;
Bon pour les pauvres, sûr pour ses amis, très brave,
Loyal ; hors en amour, de sa parole esclave,
Faible et fort tour à tour, sage ou désordonné,
Ce n'est pas un pervers, c'est un illuminé.

FABIEN, en manière de conclusion.

Un être à fuir.

ISABELLE, avec bonté.

Non, à sauver.

FABIEN, incrédule, mais avec un profond respect

Noble marraine.

DON JOSÉ

En tous cas sache mettre un bâillon à ta haine ;
Don Juan sort aujourd'hui pour la première fois
De sa chambre et...

FABIEN, vivement.

Monsieur !... je sais ce que je dois
A votre hôte !... D'ailleurs, je ne hais point, je juge.

DON JOSÉ

Oh ! oh !

FABIEN, *à Isabelle, en souriant.*

Et puis Inès sera mon sûr refuge ;
Mais je souffre de voir ce cœur pur si voisin
Du triste égarement de ce triste cousin.

DON JOSÉ

Mais maintenant, c'est un tout autre personnage ;
Le temps l'a bien changé ; songe donc à son âge ;
Va, le fou d'autrefois revient à la raison ;
Sa présence ne fait nul tort à ma maison.

FABIEN, *vivement.*

Certe !

ISABELLE, *prêtant l'oreille.*

Faites silence.

FABIEN, *vivement.*

On entend quelque chose ?

ISABELLE, *après avoir écouté.*

Non.

DON JOSÉ, *regardant une horloge.*

L'enfant ne doit plus être loin, je suppose.

FABIEN, *avec une tendre impatience.*

Ah !

DON JOSÉ, à Fabien, en souriant.

Que ne te vas-tu poster sur son chemin
Pour être le premier à lui donner la main ?

FABIEN, avec incertitude

Le chemin du village ou celui de la plaine ?

DON JOSÉ, doucement railleur.

C'est vrai ; ne risque pas de perdre ton haleine ;
Le bonheur vient plus vite à qui moins l'appela :
Sache attendre : la clef de la fortune est là.

Isabelle, en souriant des paroles de don José, entraîne Fabien vers le fond. La porte de droite s'ouvre. Don Juan paraît, s'appuyant sur sa canne et suivi de Catalinon.

SCÈNE II

Les mêmes, DON JUAN, CATALINON

DON JOSÉ, en apercevant don Juan.

Comment, cousin, tout seul ?

DON JUAN

Mais...

DON JOSÉ

Tu veux qu'on te [gronde !

DON JUAN

J'ai fait seul tous les pas que j'ai faits dans le monde,
Jusqu'au bout j'irai seul.

CATALINON, qui veut le soutenir.

Mais, monsieur...

DON JUAN

Laisse-moi.

CATALINON, insistant.

Je...

DON JUAN, impérieusement.

J'aime mieux tomber que m'appuyer sur toi.

Catalinon fait des gestes désespérés et sort.

DON JOSÉ, à don Juan, en le considérant avec admiration.

Debout ! il est debout ! quelle force il possède !
On le croyait perdu, la mort même lui cède.

DON JUAN, avec une rire méprisant.

Sans doute !... elle est femelle et ne peut résister
Au mâle assez puissant pour la violenter.

Allant vers don José et lui serrant la main ; avec un soupir de soulagement, en riant.

Mais quelle étreinte !... Si la gueuse entre en gésine,
L'enfant que j'aurai là...

ISABELLE, qui, peu à peu, est redescendue.

Don Juan !

DON JUAN, se retournant vivement et se découvrant pour lui baiser la main, en grand gentilhomme.

Pardon, cousine.
Je parlais en soudard hâblant pour un cadet
Et ne me doutais pas qu'une sainte entendait.

ISABELLE, protestant avec un sourire.

Oh ! sainte... vous avez la métaphore prompte.

DON JUAN, plus affirmatif.

Une sainte.

ISABELLE, protestant avec modestie.

De grâce, épargnez-moi.

Pour couper court, lui présentant Fabien.

Le comte
D'Albani, mon filleul.

Présentant Don Juan à Fabien.

Le duc de Marana,
Mon cousin.

Fabien et don Juan se saluent.

DON JUAN, à Fabien, très cordialement.

J'ai connu votre père ; il mena
Très héroïquement et de façon très sûre
L'assaut où je reçus ma première blessure.

FABIEN, glacé.

Oui, ce fut un héros, mais qui, hors des combats,
Ne fit jamais couler une larme ici-bas ;
Le bon seigneur, chez nous c'est ainsi qu'on le nomme.

Saluant don Juan.

Monsieur.

Il remonte et sort par le fond à droite. Moment de gêne.

SCÈNE III

DON JOSE, ISABELLE, DON JUAN

DON JUAN, qui suit des yeux Fabien.

Je n'ai pas l'heur de plaire à ce jeune homme.

DON JOSÉ

Sa froideur vient beaucoup de sa timidité.

DON JUAN, incrédule.

Crois-tu ?

DON JOSÉ

N'en doute pas.

ISABELLE, en souriant.

C'est notre enfant gâté.

DON JUAN

Vraiment ?

ISABELLE, de même.

Je l'ai tenu sur les fonts du baptême,
Et c'est le fiancé d'Inès.

DON JUAN

Alors je l'aime.

En s'appuyant sur sa canne.

Le fiancé d'Inès !...

Montrant de la main la hauteur d'un enfant.

Cette petite fille...

DON JOSÉ

Tu t'en souviens ?

DON JUAN

Deux yeux, où la franchise brille,
Vifs, curieux, mais doux et bons, des yeux... frisés.

En souriant.

Il lui fallait toujours un conte ou des baisers.

DON JOSÉ, attendri sur le passé.

Aux lèvres de sa mère elle était suspendue.

DON JUAN

Mais pourquoi le couvent ?

ISABELLE, avec une émotion rétrospective.

Nous la crûmes perdue
Un soir ; la mort l'avait frôlée ; en mon effroi
Je fis un vœu, celui de l'éloigner de moi
Si le ciel épargnait ses jours ; je mis un cierge

Montrant une image de la Vierge.

Là, devant cette image, et je dis à la Vierge :
« Sainte Mère qu'un deuil immense désola,
« Je t'offre mon enfant, prends-la, mais sauve-la :
« A toi sa joie et son sourire et ses tendresses,
« A toi tous ses élans et toutes ses caresses
« Jusqu'à ce qu'un époux m'en dépossède encor ;
« Prends-la-moi, mais, du moins, qu'elle échappe à la [mort ! »

DON JOSÉ, continuant le récit.

Et nous eûmes soudain une merveilleux spectacle :
L'enfant nous souriait, déjà rose.

ISABELLE

Un miracle.

DON JUAN, souriant.

Oh !

ISABELLE

Vous doutez ?

DON JUAN

Heureux ceux qui ne doutent pas.

Pour couper court à la réponse d'Isabelle.

Au fait, c'est aujourd'hui...

En reculant, il se heurte à la banquette et chancelle.

DON JOSÉ, vivement, lui prenant le bras.

Prends donc garde.

DON JUAN, en souriant.

Un faux pas.

Reprenant.

... Aujourd'hui que l'affreux couvent vous la renvoie ?

ISABELLE, avec un sourire heureux.

Tout à l'heure.

DON JUAN

Ah ! je prends grand'part à votre joie.

ISABELLE, lui indiquant une place sur la banquette.

Asseyez-vous.

DON JOSÉ, le prenant par le bras et le conduisant à gauche, vers la chaise seigneuriale.

Ici.

DON JUAN, en riant.

Ne tombons point ; cela
Manquerait trop d'allure !...

Après s'être assis dans le grand fauteuil de gauche.

Et pourtant... me voilà !...
Ressuscité...

Vivement.

Par vous. Etait-ce bien utile ?

ISABELLE

Oh !

DON JOSÉ

Que dis-tu ?

DON JUAN

La vie est chose si futile
Et si fantasque !...

DON JOSÉ

Non, quand on en sait le prix.

ISABELLE, *avec un bon sourire.*

Mais pour goûter son charme, il faut l'avoir compris.

DON JUAN

L'esprit l'appelle en vain, quand la nature est lasse,
Ce charme de nos jours ; c'est le plaisir... il passe.

ISABELLE, *d'une voix très douce, maternelle.*

Le charme qui demeure et ne peut décevoir,
Ce n'est pas le plaisir, don Juan, c'est le devoir.

DON JUAN, riant.

Pour quiconque tient moins de l'homme que de l'ange.

En la regardant avec une sorte d'admiration étonnée.

Il est vrai, ce mot prend une saveur étrange
Sur vos lèvres et c'est à croire en vérité
Que Devoir a pour vous un sens de volupté.

DON JOSÉ

Eh ! oui, de ce seul mot tu peins mon Isabelle.

DON JUAN, à Isabelle.

J'avais nié qu'il fût une âme vraiment belle ;
Grâce à vous, je mourrai moins mécréant, merci.

A don José.

Que d'êtres vains pourtant j'ai connus jusqu'ici
Dont l'essence, limpide ou troublée, âpre ou douce,
N'était qu'une apparence, une chose qui mousse,
Instable composé d'atomes décevants,
Poussière des instincts livrée à tous les vents.
Tout l'univers aimant, un océan de sable...
La femme ?... un songe bleu, le flou, l'insaisissable ;
Sous la précision fausse de la beauté
Partout le vague immense et l'instabilité,
Illusions d'amour, illusions de haine...
Et toute cette écume avait nom l'âme humaine !
Le néant qui soupire !... Et voici qu'à présent
Un être m'apparaît, doux spectre reposant,
Qui, mettant sa beauté sereine sur ma route,
Fait douter mon sarcasme et reculer mon doute.

Et que je veux douter encore et ne peux pas !...

A José qui rit.

Mais dis-moi donc qu'elle est sans pareille ici-bas.

ISABELLE, en souriant.

Ah ! pauvre cher ami, quelle erreur est la vôtre !
Je n'ai ni plus ni moins de mérite qu'une autre.
Toute femme en son cœur tient un trésor caché

Avec un doux regard pour don José.

Qui n'échoit qu'à celui dont le cœur l'a cherché :
La femme n'est pour vous qu'un songe qui s'envole ?
Mais vous l'entrevoyez dans une course folle,
Et, lorsqu'en vous ses traits sont si vite effacés,
Est-ce elle qui vous fuit ou bien vous qui passez ?

Don José quitte don Juan en riant et va rejoindre Isabelle à droite.

Je suis, parce qu'un duel vous force à la retraite,
La première sur qui votre regard s'arrête,
Aussitôt vous criez au phénix inconnu ;
Et vous vous croyez si fort !... vous êtes ingénu ;
Et je vous plains, don Juan, du plus profond de l'âme,
D'avoir passé, l'œil vague, à côté de la femme
Sans la voir et d'aller vers votre dernier jour
Tout seul et sans avoir jamais connu l'amour.

DON JUAN, suffoqué.

Moi ?

ISABELLE

Vous.

DON JUAN, en la regardant avec un profond étonnement.

Moi ?

ISABELLE, se levant et allant vers la table où est une gerbe de roses.

Tout dépend du nom qu'on donne aux [choses.

DON JUAN, avec insistance.

Moi ?

ISABELLE, montrant les roses.

Pardon, j'oubliais que j'avais là des roses
Pour la chambre d'Inès.

Elle dépose une rose devant l'image de la Madone, à droite.

DON JUAN, de même.

Mais...

ISABELLE, les roses à la main, s'arrêtant devant lui.

Pour mieux m'exprimer...

Montrant José avec un tendre sourire.

Non, lui ; lui vous dira ce que j'appelle aimer.

Elle sort par la porte de gauche.

SCÈNE IV

DON JOSÉ, DON JUAN

DON JUAN *à don José.*

Moi, don Juan, je n'ai pas connu l'amour ?

DON JOSÉ

Que sais-je ?

DON JUAN

C'est trop fort ! tu sais bien quel infini cortège
D'amoureuses j'ai vu fléchir sous mon baiser
S'offrant à mon désir sans jamais l'apaiser.
Quoi ! l'amour ne m'a pas prodigué ses caresses ?
Qu'ai-je donc fait que d'en épuiser les ivresses ?
Mais ce cœur de feu l'a tout entier contenu ;
J'ai tout vu, tout surpris, tout conquis, tout connu,
Des plus nobles beautés jusques aux plus infâmes,
Tous les genres d'amour, tous les types de femmes,
La vierge, fleur qui s'ouvre en un rêve d'azur,
La folle courtisane au large rire impur,
La faible qui dit : « Non, » sourit, tremble et se donne,
La sainte qui maudit son crime... et s'abandonne,
La passive, l'ardente... erreur, perversité,
Débauche ou passion, ruse ou fragilité.
« Tous les émois !... l'éclat farouche ou le mystère,
« La tendresse innocente ou la rage adultère

« Qui vous ouvrent la nuit, sur un léger signal,
« Ou l'alcôve sacrée ou le lit virginal,
« Celle-ci, chaste encore en sa faute ingénue,
« Celle-là, sans pudeur, livrant sa beauté nue
« Et gaîment vous faisant tuer un vieil amant ;
« L'autre vous protégeant d'un père éperdûment ; » (1)
Les cœurs désemparés, les instincts en démence,
Les fuites, les dangers, les duels, la vie immense !...
Toute la gamme des douleurs et des plaisirs,
La mort toujours présente aiguisant les désirs,
La volupté du rire au milieu des alarmes
Et, parmi les baisers, le délice des larmes,
Idylle ou tragédie exquises tour à tour.
Et tu doutes, José, si j'ai connu l'amour ?

DON JOSÉ

Ce tableau de ta vie accroît encor mon doute.

DON JUAN

Quoi ! tant de cœurs brûlants moissonnés sur ma route,
Fleurs de feu, fleurs de rêve et fleurs de volupté
Ne furent point l'amour ?

DON JOSÉ

Que t'en est-il resté ?

DON JUAN, les bras au ciel.

Ah !

(1) Les vers entre guillemets ont été supprimés à la représentation

Avec un soupir, tombant assis.

Rien. Voilà le mot terrible et qui m'accable :
De tous ces souvenirs morts la vie implacable
A ma chimère morte aussi fait un linceul
Et dans le tourbillon des êtres je suis seul.

DON JOSÉ, *avec un reproche secret.*

Pourquoi ?

DON JUAN

Mais parce que je me suis pris au piège
Que nous tend notre Dieu,

Avec un ricanement.

Ce Dieu qui nous protège,
En nous montrant l'amour qu'il semble avoir béni
Comme un chemin céleste ouvert sur l'infini,
Et que j'ai suivi là mon âme insatiable
Pour faire comme Icare une chute effroyable
Et voir que, tout sombrant dans l'abîme d'un jour,
Rien n'est, dans l'infini, plus fini que l'amour.
Mais l'ai-je assez cherchée en ce monde exécrable
La femme infiniment suave et désirable
Dont le charme eût fixé mon adoration
En me donnant le mot de la création !...
Tout sourire nouveau, toute émotion neuve,
Tout amour n'ayant pas déjà subi l'épreuve
Du funeste contact des corps et des esprits,
Tout ce qui promettait et n'était qu'entrepris
Et sommeillait encor dans les brumes du rêve,
Arrachait à mon cœur le cri : « Voilà mon Eve. »

Un instant suffisait à me désabuser :
Infini dans les yeux, néant dans le baiser.
Et le monde insensé ne plaint que leur détresse !...
Mais c'est moi le martyr. Car dans chaque maîtresse
A qui je ne donnais à pleurer qu'un passant,
Ce que j'ai pleuré, moi, c'est l'Idéal absent.
Des corps, des formes, rien. Et, perdu dans la foule
De ces fantômes, las, usé, vieilli, je roule
Vers ce gouffre de l'âge où je vais m'abîmer,
Insensible et glacé ;

Avec désespoir.

Je ne peux plus aimer !

DON JOSÉ

De grâce, mon ami, calme-toi.

DON JUAN

Quel naufrage !

DON JOSÉ, s'asseyant auprès de lui.

En t'agitant ainsi, tu défais notre ouvrage,
Prends garde.

DON JUAN, se levant et marchant vers la gauche.

Laisse donc ! Et qu'importe après tout ?
L'homme naît pour mourir : je veux mourir debout.

DON JOSÉ, avec une autorité affectueuse.

Soit, mais viens t'asseoir là.

DON JUAN, venant à lui.

Tu me plains donc, toi ?

DON JOSÉ

Certe,

De courir après ton reflet !...

Don Juan veut protester, il l'arrête du geste.

Ce fut ta perte.

DON JUAN, stupéfait, s'asseyant près de José.

Hein ?

DON JOSÉ

La femme idéale ? Hélas ! de bonne foi
Tu pensais la chercher, tu ne cherchais que toi.

DON JUAN, de même

Moi ?

DON JOSÉ

L'infini ? Soit dit, sans reproche et sans blâme,
Mais moi, je l'ai trouvé dans la première femme
Sur qui, jeune et croyant, mon regard s'est posé,
Et trente ans ne m'ont pas encor désabusé !

DON JUAN

Oh ! mais elle !...

DON JOSÉ, ironique.

Oui, chez moi la chose est naturelle...

DON JUAN

Son père était proscrit, tu t'exposas pour elle...

DON JOSÉ

C'est vrai, jusqu'à me faire exiler à mon tour.

DON JUAN

Quand il coûta si cher, on tient à son amour.

DON JOSÉ, en riant.

Surtout quand on n'est pas un coureur de chimère.

DON JUAN

Ta femme est une sainte.

DON JOSÉ, avec bonhomie.

Eh ! non, c'est une mère
Simplement ; nous aimons dans la nature, nous.

Sur un geste interrogateur de don Juan, il poursuit avec une animation croissante.

De tous nos souvenirs d'amour, tiens, le plus doux
C'est encor le berceau d'Inès prenant ses veilles ;
Cela, vois-tu, c'est la merveille des merveilles :
La mère !... C'est-à-dire un être illuminé,
Possédé par l'enfant, même avant qu'il soit né,
Puis se réjouissant de souffrir pour qu'il naisse,
Dès qu'il respire, lui prodiguant sa jeunesse,

Sa force, sa santé, son sourire, ses pleurs,
Sans ménager sa peine ou compter ses douleurs,
Parfois presque mourante et souriant encore !...
Car l'enfant, c'est deux fois le père qu'elle adore.

De plus en plus ému.

Et, s'il vient à mourir, l'enfant idolâtré,
Comme nos premiers-nés, d'un mal vague, ignoré.
Est-il plus vaste amour que la double démence
De ces époux noyés dans leur douleur immense,
Sur le berceau qui râle, écroulés, éperdus,
Serrés cœur contre cœur, l'un dans l'autre fondus,
Et n'ayant qu'un désir, qu'un besoin, voir renaître
Cette chair de leur chair, rappeler le doux être
Envolé !...

Très simplement

C'est ainsi que nous devînmes vieux
Tout doucement, luttant à qui saurait le mieux
Chérir l'autre, et ce fut notre unique querelle,
Et j'en fus adoré, j'avais souffert pour elle...
Et par elle j'existe, elle est mon but, ma foi,
Mon adoration, elle a souffert pour moi.

DON JUAN, rêveur, après un silence.

La bonté devenant le dessin d'une lèvre,
La couleur d'un regard... oui, dans mes nuits de fièvre,
Quand elle se penchait sur moi, j'ai vu cela,
Oui, l'ange du chevet,

Brusquement.

mais l'amour n'est pas là.

DON JOSÉ

Comment ?

DON JUAN

Une tendresse en ce monde assouvie
Dont l'horizon se borne aux choses de la vie,
Ce serait tout l'amour ? mais ce spasme étouffant,
La soif de l'infini !

DON JOSÉ

L'infini, c'est l'enfant.

DON JUAN

L'enfant !

DON JOSÉ, avec une chaleur convaincante.

Réduction de ta propre statue
Qui prend ta ressemblance et qui la perpétue,
Qui reçoit ton esprit et le lègue à son tour
Et, même après ta mort, fait durer ton amour.
Ainsi, tiens, moi, vieillard, je sais ce qui va suivre ;
Je commence à mourir, Inès commence à vivre ;
De même que je porte en moi tous mes aïeux,
Je reste en mon enfant, ma vie est dans ses yeux ;
Ma vraie essence donc demeure tout entière
Et la mort ne me prend rien... qu'un peu de matière.

DON JUAN

L'enfant ?

DON JOSÉ, avec force, d'un ton qui conclut.

Oui, seule fin de l'être, but divin
De tout son long effort ; hors de là, tout est vain.

DON JUAN

Mais tout le reste, alors ? L'adorable prodige
De l'enchantement des caresses ? Le vertige
De la possession ? Sa joie immense ?

DON JOSÉ, de même.

Eh bien ?
Tout cela, ce n'est pas le but, c'est le moyen.
Tu reviens toujours là : désirs, baisers, caresses,
Volupté ! Tu n'as rien vu d'autre en ces ivresses.

Sur un geste de protestation de don Juan.

L'infini ? l'idéal ? Je connais ces jumeaux ;
Hélas ! mon pauvre ami, tu t'es payé de mots ;
On se regarde ainsi l'âme au travers d'un prisme
Où s'ennoblissent les couleurs de l'égoïsme

Vivement, sur un mouvement de don Juan.

Qui n'a rien d'idéal et ne cherche à saisir
D'autre infini, crois-moi, que l'infini plaisir...

DON JUAN, vivement.

Soit ! mais puisqu'ici-bas nous vivons de chimère,
Car cet enfant mortel n'est qu'un être éphémère,
Pourquoi pas le plaisir, seule réalité
Qui donne des instants empreints d'éternité ?

L'instant seul est à nous ; par lui le temps commence ;
Si borné qu'il puisse être, il nous paraît immense
Puisqu'il suffit à mettre au globe de nos yeux
Tous les rayons épars sous la voûte des cieux :
Aussi, quand nous tenons ce pur instant de joie,
Lorsqu'en un vierge cœur tout notre cœur se noie,
Que le marbre s'anime et se laisse embraser,
Que la glace des sens se fond sous un baiser,
Que l'amour sur l'orgueil l'emporte et sur la honte,
Enfin, quand notre force étreint, conquiert et dompte,
Alors, si grand que soit le cri des cœurs blessés,
Si douloureux les pleurs que les yeux ont versés,
Si rapide l'instant d'ivresse qui s'écoule,
Du haut d'un tel sommet nous méprisons la foule
Des sots, des impuissants, des censeurs envieux,
Car, dans ce fol instant, le plaisir nous fait Dieu.

DON JOSÉ, avec force.

Ah ! quand on ne poursuit que le plaisir, mon maître,
On fatigue sa chair, on épuise son être,
On use sa pensée, on appauvrit son cœur,
On n'est plus qu'un vaincu sous le front d'un vainqueur ;
De l'ivresse des sens changée en habitude
On éprouve une si cruelle lassitude
Que la volupté même est changée en douleur :
Et la chasse au plaisir c'est la mort du bonheur.
Mais, quand c'est au bonheur qu'il tend, l'homme s'élève
D'un seul regard jusqu'à la splendeur de son rêve ;

Il se lève.

De tout cet idéal dont l'espoir lui sourit
Il féconde son être, il étend son esprit ;
Dans la santé du cœur son corps se vivifie ;
Sans cesse, jour à jour, il monte, il s'amplifie,
Et même vers la tombe il s'incline en rêvant ;
Ayant toujours vécu par l'âme, il meurt vivant.

Sur un mouvement de don Juan.

Ah ! tu crois avoir eu l'amour parce qu'on t'aime ?
Etre aimé ce n'est rien, il faut aimer soi-même
Pour connaître l'amour, dût-on s'y consumer,
Pleurer, souffrir, mourir !... aimer, il faut aimer !

Haussant encore le ton, sur un nouveau mouvement de don Juan.

Et, si de son vrai but il n'a point conscience,
L'amour n'est qu'un vain fruit de l'arbre de science,
L'œuvre du diable !...

Frappé d'une idée subite, pendant que don Juan éclate de rire.

Attends !

Il court à la bibliothèque.

DON JUAN

Hein ?

DON JOSÉ, revenant en feuilletant un livre avec un geste qui semble dire : PATIENCE, trouvant le passage qu'il cherche et lisant .

« Au commencement...

DON JUAN, se levant.

Qu'est-ce encor ?

DON JOSÉ

Tu vas voir.

DON JUAN

Mais enfin ?...

DON JOSÉ

Un moment.

Lisant, malicieusement solennel.

« Au commencement, après que les mauvais anges eurent été précipités dans l'abîme et que Dieu, fier de sa victoire et confiant en son éternité, se délassait de la lutte dernière en créant le monde sous le regard jaloux du vaincu... »

DON JUAN

Quel rapport ?...

DON JOSÉ

Attends donc.

Reprenant sa lecture, pendant que don Juan se rassied.

« ... Le désir lui vint tout à coup de donner un spectateur à toutes ces merveilles nées d'un effort de sa volonté, afin que son œuvre fût glorifiée par un hommage perpétuel. Alors, avec de l'argile doucement pétrie entre ses mains, ayant fait d'abord les poissons, les oiseaux, les

insectes et les grands animaux, il forma l'homme à son image et à sa ressemblance, puis il prit chacun de ces êtres, tour à tour, et lui souffla dans les narines un souffle de vie. Et tous se mirent à se mouvoir, à penser, à agir. Et leur hommage reconnaissant montait vers le ciel comme un encens d'agréable odeur. »

DON JUAN, en haussant les épaules.

Quelle vanité folle !

DON JOSÉ, de même, avec autorité.

Justice !

Reprenant sa lecture.

« Et, comme Satan riait, le Seigneur lui dit : « Pourquoi « ris-tu ! » Et le malin lui répondit, disant : « C'est joli, « mais peu durable ; demain tout cela périra sous l'effort « de la pluie, du soleil et du vent et, demain, tu n'auras « ni la volonté ni la force de recommencer, car voici déjà « que tu es las. »

DON JUAN

Las, le Tout-Puissant !

DON JOSÉ

C'est un symbole.

Reprenant sa lecture.

« Alors Dieu coupa en deux chacune de ces créatures,

constitua le couple et confia à ces nouveaux êtres le soin de créer pour lui des êtres semblables à eux-mêmes. (Vivement, pour empêcher don Juan de l'interrompre.) Mais le démon lui dit : « Pour qu'ils accomplissent la tâche que tu leur « imposes, il faut qu'elle sourie à leur égoïsme et que « cette besogne leur soit une joie. »

DON JUAN

A la bonne heure au moins ! Cela, c'est paternel,
Ton démon est meilleur que ton Père éternel

DON JOSÉ

Laisse-moi donc finir.

Reprenant sa lecture.

« Et Dieu dit à Satan : « Soit ! » Et il inventa l'attraction suprême, l'amour, qui réunit les moitiés et qui les féconde dans l'enivrement des caresses. »

DON JUAN, souriant.

Cela c'est bien, achève.

DON JOSÉ, reprenant.

« Puis, déchargé du souci de la création, sans même regarder Satan qui riait toujours, il s'endormit dans une douce quiétude et content de son œuvre, car il avait mis là ce qu'il avait de meilleur en lui. »

DON JUAN, avec pitié.

Sans cela, qu'eût-ce été ?

DON JOSÉ, continuant.

« Alors, Satan s'approcha de ces deux êtres épris l'un de l'autre, attirés l'un vers l'autre, et perpétuant l'œuvre divine par l'irrésistible attraction de la volupté ; et il dit à l'oreille de la femme d'abord, et de l'homme ensuite : « Que faites-vous donc là, bêtes stupides ? vous allez « vous imposer de vains fardeaux, de vains devoirs, « quand il vous serait si facile de goûter les mêmes « voluptés sans empoisonner le présent des soucis de « l'avenir ? » Et il leur révéla l'amour stérile !... »

DON JUAN

Le seul amour qui rêve !...

DON JOSÉ, avec force, pour répondre à l'interjection de don Juan.

« Et le couple que le Mauvais avait ainsi perverti devint subitement plus intelligent que les autres animaux (Vivement, sur un geste de triomphe de don Juan) et les opprima, égoïste, lâche et bientôt cruel, avide de plaisir et fuyant les soucis de la famille, les responsabilités de l'avenir. Et Dieu s'éveilla, et le diable triomphant lui montra son œuvre ruinée ; mais, fatigué de la lutte, Dieu se rendormit, et, depuis lors, Satan s'est de plus en plus emparé de l'œuvre divine et règne presque sans partage sur l'amour. »

DON JUAN, vivement.

Béni soit-il ! Sans lui, le froid, le plat, le gris !
La matière !... l'œuf !...

DON JOSÉ, avec force, comme religieusement.

L'œuf !

Voyant le regard ironique de don Juan et haussant les épaules.

Mais tu n'as pas compris.

DON JUAN, avec dégoût.

La procréation !...

DON JOSÉ, très convaincant
de l'accent qui semble dire : MAIS COMPRENDS DONC !

Oui, ta vie immortelle !

DON JUAN

Mais...

Isabelle entre vivement par la gauche.

SCÈNE V

LES MÊMES, ISABELLE, PUIS CATALINON

ISABELLE, joyeusement.

José, cette fois, je crois bien que c'est elle.

DON JUAN, étonné de la fébrilité d'Isabelle.

Quelle joie !

ISABELLE, allant à la fenêtre.

Ah ! cousin, ce n'est pas sans raison ;
C'est la moitié de moi qui rentre à la maison.

DON JOSÉ, en prenant la main de don Juan, joyeusement.

L'enfant, cet autre nous, comprends-tu ?

DON JUAN, étonné

Ta main tremble.

DON JOSÉ

Songe donc ! Nous allons nous retrouver ensemble ;
Dans Inès c'est sa mère encore que je vois
Et je vais maintenant la posséder deux fois.

ISABELLE, en montrant don José et en lui donnant son manteau.

C'est son portrait vivant, elle tiendra sa place ;
Il sera moins absent dans les longs jours de chasse.

DON JOSÉ, qui a prêté l'oreille.

Oui, c'est une voiture à deux chevaux.

ISABELLE, à don Juan, toute émue.

Pardon.

Elle se dispose à sortir.

DON JOSÉ, à don Juan,
en lui montrant un livre qu'il a posé sur la table.

Relis cette légende et comprends.

En parlant, il jette machinalement son manteau.

ISABELLE

Mais viens donc.

Ils sortent vivement par le fond.

SCÈNE VI

DON JUAN, SEUL

DON JUAN, suivant des yeux don José et Isabelle.

Ces gens-là sont vivants et moi... moi, j'agonise.

Après un moment de silence.

L'enfant !... cet autre soi par qui l'on s'éternise,
L'œuf ! c'est là ce regard ouvert sur l'infini ?...
Rien qu'une fonction ? L'oiseau qui fait son nid ?

Un silence.

Qui sait ?

Nouveau silence. Dans une grande aspiration vers la vérité.

Savoir !

Tristement.

Saurai-je ?

Il feuillette machinalement le livre resté sur la table

SCÈNE VIII

DON JUAN, CATALINON

CATALINON, qui est entré depuis un instant par la droite.

On dirait qu'il rumine.

DON JUAN, se retournant.

C'est toi ?

CATALINON, joyeusement.

C'est moi, monsieur, vous avez bonne mine.

DON JUAN, avec humeur.

Après ?

CATALINON, étonné.

J'ai du plaisir à vous voir bien portant.

DON JUAN, de même.

Que t'importe ? Et pourquoi serais-tu si content ?

CATALINON

Monsieur, c'est malgré moi, n'étant pas égoïste.

Tristement.

Mais ma joie est gâtée : à présent je suis triste.

DON JUAN

L'harmonie est parfaite ainsi ; puisqu'il guérit,
Sois content pour le corps et triste pour l'esprit.

CATALINON, présentant timidement un paquet de lettres.

Monsieur.

DON JUAN, avec méfiance.

Des lettres ?

CATALINON, de même.

Oui, de plusieurs écritures,
Sachant votre danger, les pauvres créatures...

DON JUAN

Oh ! quelle quantité !

CATALINON

Depuis deux mois.

DON JUAN, nerveux.

C'est bon.

Catalinon pose les lettres sur la table.

Laisse, je les lirai plus tard ; ou plutôt non,
Brûle tout.

Il repousse les lettres qui tombent éparpillées.

CATALINON

Quoi, monsieur, brûler, sans la connaître,
Leur pensée ?

DON JUAN

Oui.

CATALINON, ramassant les lettres.

Qui sait ? elles pleuraient peut-être.

DON JUAN, de même.

Bah !

Avec un sentiment d'envie.

Du moins leur bonheur dura quelques instants.

CATALINON,
philosophiquement, mais avec un reproche dans la voix.

Nous nous amusons vite, elles pleurent longtemps.

Sur un geste de don Juan, d'un ton de plus vif reproche.

Aimer comme on se bat !... frapper à l'aventure
Sur les cœurs !

DON JUAN, brusquement.

Puisque tout se bat dans la nature,
La louve avec le loup qui veut la posséder,
Puis les mâles entre eux pour ravir ou garder
Les femelles, instincts en tout pareils aux nôtres ;
Toute espèce se bat pour dominer les autres ;

Les arbres des forêts se battent, le plus fort
Etouffe ses voisins ; c'est la loi de l'effort
Nécessaire à la vie, et l'effort seul enivre ;
L'ivresse est tout, souffrir n'est rien ; souffrir... c'est vivre ;
Crois-moi, tant qu'on se bat, c'est qu'un Dieu vous bénit.

S'assombrissant.

La détresse commence où le combat finit.

CATALINON, d'un ton de reproche.

Oh ! monsieur ! vous avez toujours l'âme occupée
D'une misère !... Et, pour un méchant coup d'épée...

DON JUAN

Moi, m'émouvoir de ce coup d'épée ? innocent !
Il ne m'a pas appris la couleur de mon sang.

Avec indignation.

Non, mais avoir été joué par cette femme !
Et pour qui ?... Ce criquet...

CATALINON

Oh ! criquet !...

DON JUAN

Un infâme
Petit coq de village et qui ne valait pas...

CATALINON

Il avait du poignet et de l'œil en tout cas.

DON JUAN, fronçant les sourcils.

Quoi ?

CATALINON, subitement craintif.

Rien.

DON JUAN

Folle ! Sans cœur ! moi qui l'avais suivie
Jusque dans ce canton perdu !... Mort de ma vie,
Une femme par qui je me laissais charmer,
Que j'aimais !...

CATALINON, avec incrédulité.

Oh ! monsieur !

DON JUAN

Oui,

Arrêté par le mot de Catalinon.

que j'allais aimer.

CATALINON, à part.

Plutôt !...

A don Juan, d'un ton de philosophie consolatrice.

Que voulez-vous ? c'est la faute de l'âge :
Quand l'homme est moins brillant, la femme est plus [volage...

Vivement, sur un mouvement de don Juan.

Mais j'en sais qui vous ont aimé fidèlement :

Montrant les lettres restées sur la table où il les a replacées discrètement.

Tenez ! leurs cœurs sont là ; choisissez seulement.

DON JUAN

Il est trop tard.

CATALINON, *avec pitié.*

Alors, ces pauvres lettres ?...

DON JUAN

Brûle !

Tout passé qu'on évoque est triste ou ridicule.
Au feu tous ces soupirs !...

Frissonnant, en fermant la fenêtre de gauche.

J'ai froid.

Catalinon s'empresse de lui mettre sur les épaules le manteau de don José resté sur la table.

Les amours morts
Sont bien morts, va.

CATALINON, *tristement.*

C'est bon, monsieur.

Avec un soupir, se dirigeant vers la chambre de don Juan.

Pas un remords !

Il sort.

DON JUAN, seul, dans un sentiment d'étouffement.

Triste, oui.

Se levant et allant à la bibliothèque.

Mais quoi ! le corps survit, si l'âme pleure.

Il prend machinalement le volume d'Horace que lisait José.

Horace ?...

Avec un grand soupir de satisfaction.

Ah ! oui ! *Carpe diem.*

On aperçoit Inès qui passe au dehors, montant l'escalier vivement, derrière la grande baie du fond.

A la bonne heure !
Regarder le passé qui sombre en souriant !

Il s'assied dans le grand fauteuil de gauche. Après un moment, rêveur.

En souriant.

SCENE VIII

DON JUAN, INÈS

INÈS, entrant par la porte du fond,
et cherchant des yeux, dans toute la salle.

Personne !...

Apercevant don Juan dont les cheveux grisonnants lui font croire que c'est son père, souriante, heureuse, elle descend d'abord sur la pointe du pied, puis se précipite, prend la tête de don Juan et tendrement y met un baiser. Don Juan se retourne, elle pousse un léger cri.

Ah !

Toute interdite.

Le cousin don Juan !

DON JUAN, étonné et souriant.

C'est toi, petite Inès !

INÈS, timide et émue.

Oui, je croyais surprendre
Mon père, et c'était vous !

DON JUAN, avec une nuance de chagrin

Voici de quoi me rendre
Tout fier, tu reconnais le vieux cousin ?

INÉS, de même.

Oh ! oui.

DON JUAN

Le temps s'est pourtant bien appesanti sur lui.

INÈS, de même

Oh ! non. D'ailleurs, je vous savais à la campagne
Chez mon père.

DON JUAN

Par lui ?

INÈS, de même.

Non, par une compagne
Du couvent : on disait que vous étiez blessé.

DON JUAN souriant.

Ton couvent à mon sort s'est donc intéressé ?

INÈS, timidement.

Dame, cousin...

DON JUAN, de même.

On y parlait de moi ?

INÉS, de même, en baissant les yeux.

Sans doute.

Changeant de conversation.

Mais pardon, où donc est ma mère ?

DON JUAN

Sur la route,
Elle est avec ton père et le jeune Fabien
Allée à ta rencontre.

INÈS, comme une enfant.

Oh ! je croyais si bien
Les surprendre en passant par le pré ! La voiture
A fait le tour du parc, moi non.

DON JUAN, en souriant.

Et l'aventure
Se complique d'un vol : ils vont me jalouser
Moi qui les ai frustrés de ton premier baiser.

INÈS, rougissante, vivement

Je croyais que c'était mon père.

Elle veut sortir. Elle est arrêtée par Céphise qui entre vivement tout essoufflée.

SCÈNE IX

Les mêmes, CÉPHISE

CÉPHISE, sans voir don Juan, parlant très vite.

Ah ! ma mignonne,
Pouvez-vous m'échapper ainsi ? Je m'époumone
A vous crier : « Inès ! Inès ! » Cris superflus,
Vous courez, vous volez, vous ne m'entendez plus ;
Si bien qu'en vous suivant par ce pré solitaire,
De toute ma longueur j'ai mesuré la terre ;
C'en pouvait être assez pour me mettre au tombeau
Et si...

Elle s'arrête court, en apercevant don Juan. Bas à Inès, avec une surprise émue.

Mais c'est don Juan !...

INÈS à demi-voix.

Sans doute.

CÉPHISE, suffoquée d'admiration, à part.

Oh ! qu'il est beau !

INÈS, présentant Céphise.

Ma gouvernante...

CÉPHISE, de même.

Lui !

INÈS, continuant.

La senora Céphise.

DON JUAN, saluant Céphise.

Madame.

CÉPHISE, saluant, toute troublée.

Monseigneur, pardon, c'est par surprise
Qu'en entrant...

DON JUAN, en souriant avec bienveillance.

Mais je n'ai rien à vous pardonner.

Montrant Inès.

Vous avez une enfant charmante à gouverner.

CÉPHISE, de même.

Oui, j'ai fait de mon mieux pour qu'on la trouvât telle,
Mais désormais sa vie échappe à ma tutelle...

Avec une révérence respectueuse.

S'il vous plaît, je la vais remettre à ses parents.

DON JUAN, toujours avec le même sourire

Soit !

Inès le salue avec une grâce timide et sort avec Céphise par le fond. Don Juan la suit des yeux.

SCENE X

DON JUAN, puis CATALINON

DON JUAN, seul.

Comment ! J'ai donc l'air d'un père ?...

En se regardant dans un miroir.

Ah ! je comprends
Qu'on me bafoue alors.

Après un temps.

Ce mot sonne ton heure,
Don Juan : de tout ce qui fut toi rien ne demeure
Et te voilà vaincu, toi, l'éternel vainqueur.

Se levant et allant se regarder dans le miroir qui est au-dessus de la cheminée.

Plus que vaincu, flétri ; neige au front, givre au cœur !

Redescendant après un moment de silence.

Quand le père d'Anna tomba sous mon épée,
Je me penchai ; ma main toucha sa main crispée ;
De la glace !... Il me dit : « Ma vengeance te tient :
Je viendrai te chercher. »

Le froid commence, il vient.

Appelant brusquement.

Catalinon !

CATALINON, qui vient d'entrer.

Monsieur ?

DON JUAN

Conduis-moi dans ma chambre,
J'ai froid.

CATALINON

Froid en juillet !

DON JUAN, s'appuyant sur le bras de Catalinon.

Nous sommes en décembre.

CATALINON, étonné.

En décembre !

Montrant le parc.

Les bois sont pleins de cris joyeux,
Ecoutez.

DON JUAN, faisant signe qu'il ne peut entendre.

Je suis mort.

CATALINON

Comment, mort ?

DON JUAN, avec une profonde tristesse

Je suis vieux.

Ils sortent par la droite et entrent dans la chambre de don Juan.

SCENE XI

ISABELLE, INÈS, CÉPHISE, DON JOSÉ,

FABIEN, entrant par le fond.

ISABELLE, à Inès.

Mais, explique-nous donc...

INÈS

J'ai pris par la prairie,
Croyant vous embrasser un peu plus tôt.

ISABELLE, l'embrassant tendrement.

Chérie.

DON JOSÉ, à Isabelle.

Eh bien, ces ans si longs, les voilà révolus.

A Inès.

Il était temps, fillette, elle n'y tenait plus.

ISABELLE

Et lui donc !

INÈS, entre son père et sa mère, leur prenant la main à tous deux.

Réunis ! ma liberté m'enivre ;
Mon enfance est finie, enfin !... Je vais donc vivre !

ISABELLE, en lui souriant.

La vie a ses devoirs.

INÈS, dans le même sentiment d'enthousiasme.

Des devoirs libres.

ISABELLE, étonnée.

Quoi ?

INÈS

Quand on fait son devoir, on n'obéit qu'à soi.

ISABELLE, frappée de sa réponse.

C'est juste.

DON JOSÉ, en souriant.

Par ma foi, tu parles en Romaine,
Et c'est là le grand mot de la morale humaine :
Pour les cœurs forts la vie est un libre combat,

Avec une tendre bonhomie.

Où tu feras, je pense, un fier petit soldat.

A Fabien.

Eh bien, mon cher filleul, la retrouves-tu telle
Que tu l'imaginais et se ressemble-t-elle ?

FABIEN

Inès, vous souvient-il ?...

INÈS, gaiement et vivement.

Que vous me disiez : « Toi »
Quand nous étions enfants.

FABIEN, timide et souriant.

Je n'ose plus.

INÈS, étonnée.

Pourquoi ?

FABIEN de même.

Tant de mois écoulés... Pourtant, s'il faut que j'ose...

INÈS

L'âge a-t-il fait en nous cette métamorphose
Que nous ne soyons plus frère et sœur ?

FABIEN, très ému.

Justement
C'est que...

INÈS, étonnée de son trouble.

C'est que quoi ?

FABIEN, de même

Rien, sinon qu'en ce moment
J'éprouve un grand plaisir, le plus grand de ma vie,
Chère Inès ; ma pensée au couvent t'a suivie
Et ne t'a plus quittée et, durant tout le cours
De ces six ans, ton frère aussi comptait les jours.
Et te voici... C'est toi, peut-être un peu changée,
Mais à ton avantage et certe à l'apogée
De ta grâce et de ta beauté.

Sur un mouvement d'Inès.

Pardonne-moi
De faire ainsi tout haut cet éloge de toi,
Mais vois, ta mère écoute et n'est pas offensée,
Ton père... enfin tous deux connaissent ma pensée,
Ils m'honorent de leur tendresse... et si pour eux
Je peux rester un fils, je serai bien heureux.

INÈS, sans comprendre.

Comment ! si tu le peux ? que veut dire ce doute ?
La tendresse est-elle un fardeau qu'on laisse en route ?
Si tu seras toujours un fils pour eux, Fabien ?
La réponse dépend de ton cœur.

FABIEN

Et du tien.

INÈS, étonnée.

Du mien ?

ISABELLE, en l'embrassant.

Avec le temps il se fera comprendre.

INÈS, de même.

Avec le temps ?

DON JOSÉ

Et si notre Inès veut nous rendre
Parfaitement heureux, ce temps-là sera court.

Inès regarde alternativement son père, sa mère, puis Fabien, et baisse les yeux, légèrement émue.

CÉPHISE, à part, en sortant.

Ce jeune cavalier va trop vite en amour.

On entend sonner la cloche du dîner.

INÈS, avec ravissement, en entendant le son de la cloche.

Ah ! la cloche de mon enfance !

ISABELLE

Chère fille !

INÈS, de même

En ai-je assez rêvé des repas de famille !

ISABELLE

Et t'y voici.

INÈS, avisant le triptyque à droite, s'agenouillant avec émotion devant la Madone, puis revenant à sa mère et se roulant dans ses bras.

Je suis heureuse !

FABIEN, avec regret.

Seulement...

INÈS

Quoi ?

FABIEN, de même

Nous ne sommes pas en famille.

INÈS, étonnée.

Comment !

Un court silence.

DON JOSÉ

Il veut dire par là que nous avons pour hôte...

INÈS, vivement.

Don Juan ?

ISABELLE, étonnée.

Eh quoi ! tu sais déjà ?...

INÈS, de même.

Que par la faute

Avec une hésitation.

... d'horribles gens, en duel, traîtreusement frappé...

FABIEN, suffoqué.

Hein ?

INÈS, poursuivant, à Isabelle.

Sans vous, à la mort il n'eût point échappé.

FABIEN, stupéfait.

Tu dis ?

INÈS

Que, puisqu'ainsi le hasard nous rassemble,
Nous sommes encor plus en famille, il me semble.

Etonnée d'un mouvement de tête de Fabien.

Non ?

A Isabelle.

Pourquoi non, ma mère ? il est notre parent.

ISABELLE, gênée.

Oui.

INÈS, en regardant son père.

Très illustre.

FABIEN, prévenant la réponse de don José.

Trop.

INÈS

Est-on jamais trop grand ?

Se tournant vers son père.

Son honneur...

FABIEN, ironiquement.

Son honneur !

INÈS, déjà un peu froissée.

Puis-je le mettre en doute ?
J'en ai plusieurs témoins, ma mère qui m'écoute,
Les soins qu'il en reçut, ce toit par elle offert...

A Isabelle, dans un élan de cœur, en remontant avec elle vers le fond.

Et vous avez bien fait, certe, il a tant souffert !

FABIEN, suffoqué.

Lui ! Qui t'a dit cela ? Quels esprits en démence ?
Le monde est admirable et cet homme est immense :
Cruel, fourbe, égoïste, il rit de tout, il ment,
Il trompe, il souille, il tue et, pour son châtiment,
C'est lui qu'on plaint !

DON JOSÉ, d'un ton de reproche.

Fabien !

INÈS, à Isabelle, presque irritée, redescendant en scène, à droite.

Pourquoi tous ces outrages?

ISABELLE, toujours gênée.

Don Juan eut une vie assez pleine d'orages,
Et...

INÈS, vivement.

Je vois qu'à ses jours vous vous intéressez,
Donc vous l'en jugez digne et pour moi c'est assez.
Cachez-moi si sa vie eut quelque page amère
Et laissez dans mon cœur votre pitié, ma mère.

FABIEN, faisant un pas vers Inès.

Inès.

DON JOSÉ, voyant la porte s'ouvrir, à haute voix.

Voici don Juan.

SCENE XII

Les mêmes, DON JUAN

DON JUAN, qui entre d'un pas faible et incertain.

Un fier luron, ma foi !

INÈS, vivement, lui offrant son bras.

Cousin.

DON JUAN, voulant marcher seul.

Merci.

INÈS, très gentiment, en manière de réponse à Fabien.

De grâce, appuyez-vous sur moi.

DON JUAN

après avoir pris le bras d'Inès, — à José, avec un sourire mélancolique.

Sur elle !... une enfant m'aide à marcher, quel symbole !
Conviens que pour tes yeux c'est une image folle.
Quel est ce triste humain que le temps ruina ?
Le vieil Œdipe ?

Avec un rire amer.

Eh ! non !... Don Juan de Marana !

Isabelle a pris l'autre bras de don Juan. Tous trois se dirigent vers la salle à manger, suivis de don José et de Fabien, qui ne cesse de regarder Inès d'un regard inquiet.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Même décor ; le paysage du fond a seulement changé de caractère. Les arbres sont jaunes. C'est l'automne.

SCÈNE PREMIÈRE

DON JUAN, PUIS CATALINON

Au lever du rideau, don Juan est assis devant un chevalet, à gauche, près de la fenêtre et peint avec application. Entre Catalinon, portant divers objets de toilette dans un petit coffret.

CATALINON, à don Juan, comme à contre-cœur.

Monsieur, si vous voulez...

DON JUAN, sans se retourner.

Quoi ?

CATALINON, de même.

C'est pour vos cheveux,

Monsieur.

Ironique.

Je l'ai trouvé cet onguent merveilleux...

DON JUAN

Non, non, j'ai réfléchi, non, pas de fioritures ;
Je ne pars que demain, à demain les teintures.

Après un court silence.

Et puis... rappelle-t-on l'éclat des jours enfuis ?
Brun ou gris, gris ou blanc, je suis ce que je suis.

Sur un mouvement de Catalinon.

Sachez d'ailleurs, maraud, pour votre expérience,
Que la jeunesse, hélas, n'est pas une science,
Mais un fait, et que son vrai lustre se fait voir,
Non pas aux tempes, mais au cœur.

Sur un geste de Catalinon.

Allons, bonsoir.

Catalinon sort par la droite. Don Juan met une dernière touche à son tableau et dépose sa palette.

Là, j'ai fini.

Il se lève, fait quelques pas, au hasard, comme hésitant, puis s'arrête, regardant au dehors et s'interrogeant.

Sortir ?

Se décidant.

Oui, je me sens alerte.

Il met son chapeau et remonte vers le fond.

Allant ouvrir la fenêtre et regardant au dehors.

Le beau soleil ! Que d'or sur la pelouse verte !
L'automne est un déclin, mais il a sa beauté
Et c'est la vie encor dans la sérénité.

Apercevant Inès qui cueille des fleurs au dehors.

Voici l'exquise Inès qui me cueille des roses,
Fleurs tardives au bord de l'hiver même écloses ;
Je me porte à merveille, elle me soigne encor.

Avec un sourire mélancolique, en redescendant vers son tableau.

C'est pour mes cheveux gris... qui sont mes feuilles d'or.

CATALINON, entrant par le fond,
d'un air gêné et parlant à don Juan, comme à regret.

Monsieur, c'est maître Blas.

DON JUAN, vivement.

Ah ! ah ! le maître d'armes.

CATALINON

Faut-il le faire entrer ?

DON JUAN, vivement.

Non, plus loin ses vacarmes.

Après un moment d'hésitation, désignant la fenêtre de gauche.

Tiens, qu'il m'attende au bas du perron, sur le pré ;
Là, du moins, il pourra rompre tout à son gré.

Il fait des fléchissements et des appels de pied.

CATALINON

Vous vous fatiguez trop, monsieur.

DON JUAN, vivement.

Moi ? je t'assure...

CATALINON

Qu'à la fin vous ferez rouvrir votre blessure ;
Hier, la chasse, aujourd'hui l'escrime... quelque jour...

Il s'arrête, regardant don Juan avec défiance.

DON JUAN, en souriant.

Oh !... Ne crains rien.

CATALINON, avec une timide espérance.

Vraiment ?... C'est bien fini l'amour ?

DON JUAN, ironiquement.

Sans doute, n'ai-je pas les cheveux qui grisonnent ?

CATALINON, de même.

En ce monde, monsieur, les obstinés foisonnent
Et le feu du plaisir...

DON JUAN

Est pour moi si lointain !

En riant.

Va, j'ai reçu le coup de grâce du Destin.

Dans un élan soudain, l'œil étincelant.

Et c'est heureux, car si, par la faveur suprême
Du dieu Pan...

CATALINON, avec inquiétude.

Du dieu Pan ?

DON JUAN

Un dieu qui fait qu'on aime,
Le dieu de la nature, ennemi du repos.

CATALINON, de même.

Si donc, par sa faveur ?...

DON JUAN, reprenant.

J'étais jeune et dispos,
Je rêverais, je crois, dans mon ardeur farouche,
Que tout le sexe aimé n'eût qu'une seule bouche
Pour boire tout son souffle et pouvoir épuiser
Tout l'amour dans un seul et fabuleux baiser.

CATALINON, à part.

Ah ! voilà mon lion !

Haut.

Monsieur, votre œil flamboie
Comme si vous alliez bondir sur quelque proie.

DON JUAN, étonné de l'observation de Catalinon.

Moi ?

Rêveur.

Non, simple retour sur nos printemps défunts :
De mémoire, en rêvant, j'en hume les parfums ;
Oh ! l'Eve universelle !...

CATALINON

Il vous la fallait toute ?...
Vous êtes un César qui s'est trompé de route.

DON JUAN, dédaigneux.

Un César ! malheureux ! Ces vains semeurs d'effroi
Sont plutôt des don Juan manqués ; ma guerre à moi
Portait des fruits réels ; j'ai gaiement, je l'avoue,
Conquis des cœurs vivants, eux quoi ?

Haussant les épaules.

Rien, de la boue.

Le maître d'armes paraît à la porte du fond et s'arrête, respectueusement.

CATALINON

Eh ! ces cœurs...

DON JUAN, légèrement.

Oui, je sais, poudre et fumée !

CATALINON

Hélas !

DON JUAN, de même.

Bah ! l'instant fut heureux.

Avisant le maître d'armes.

A nous deux, maître Blas.

Il sort et descend l'escalier extérieur, suivi du maître d'armes.

SCENE II

CATALINON, puis CÉPHISE, puis INÈS.

CATALINON, rêveur.

Oui !

Après un moment de rêverie, regardant le portrait.

Comme notre esprit prend vite une habitude !
Sa tristesse m'allait, j'ai de l'inquiétude,
Il est gai. Je sais bien qu'il dit : « Adieu, passé,
« Je suis de glace. » Mais est-il vraiment glacé ?

CÉPHISE, entrant et regardant vers la chambre de don Juan. A part.

Est-il là ?

Apercevant Catalinon et feignant de chercher quelque chose.

Qu'ai-je bien pu faire de ce livre ?

CATALINON, à part, avec rancune, en regardant Céphise qui va et vient, faisant semblant de chercher et minaudant

Oh ! ce sexe ! il est temps que l'âge l'en délivre.
C'est pour lui qu'elle tourne. Allons, tousse.

Céphise tousse légèrement.

Très bien.
On croirait qu'elle cherche, elle ne cherche rien.

Il fait deux pas brusquement.

CÉPHISE, sursautant.

Ah !

CATALINON, avec grâce.

Madame, auriez-vous la bonté de me dire
Si vous croyez qu'un pauvre homme pour qui soupire,
En brûlant de l'admettre au crime originel,
Tout un sexe affolé, soit vraiment criminel
Quand il cède à ses vœux ?

CÉPHISE, choquée.

Mais...

CATALINON

Non ? Eh bien, ce sexe,
Malgré tous mes avis — et c'est ce qui me vexe —
S'obstine à soupirer. En vain, depuis trois mois,
Je vous ai fait entendre...

CÉPHISE, toujours sur la défensive.

A moi ?

CATALINON, en glissant

Non, à vous trois,
A vous toutes, je dis : « Prenez bien garde, ô femmes ;

Sur un mouvement de Céphise.

S'il éveille en vos cœurs d'irrésistibles flammes,
S'il vous fascine, hélas ! ce démon caressant
Vous trompera toujours, car ce n'est qu'un passant ;
Oui, sur un pic, un jour, en mesurant l'espace,
Il s'écria : « Je suis une force qui passe. »
Soit ! Ce que nous nommons une infidélité
N'est peut-être chez lui qu'un signe de santé,
Mais c'est une santé qui vous est bien funeste ;
Hors l'amour très brave homme, et c'est pourquoi je reste
A son service, mais un gredin envers vous ;

Vivement, sur un geste de Céphise.

Je vous ai prévenue, il suffit, taisons-nous.

CÉPHISE, dans une incrédulité indignée.

Eh quoi, ce fier visage et cette voix si douce,
Cet esprit, ces talents...

CATALINON, narquois.

Oui, tout cela vous pousse
Vers le péché mignon, j'entends bien ; il sait tout,
Il est peintre et poète... et menteur de haut goût.

CÉPHISE, vivement.

Vous le méconnaissez.

CATALINON, en riant.

Toujours la même histoire.

CÉPHISE

Est-il croyable ?...

CATALINON, ironique.

Non, quand on ne veut pas croire,
Un homme fort et beau n'est jamais un gredin
Et ses vices vous font moins peur que son dédain.

CÉPHISE

Monsieur !

CATALINON, d'un ton senti, pour expliquer tout son discours.

J'ai du chagrin quand la vertu chavire.

CÉPHISE, indignée.

Oh !

Elle entre dans la chambre à gauche.

SCÈNE III

CATALINON, INÈS

CATALINON, la suivant des yeux.

Tu veux chavirer.

Apercevant Inès qui passe au fond, derrière la fenêtre, montant l'escalier.

Et toi, mignonne Elvire,
Car je te reconnais, va, tu n'as point changé,
Il est heureux pour toi que l'âge ait affligé
Mon maître.

En montant la première marche de l'escalier qui conduit à la chambre de don Juan.

Oiseau candide et qu'un miroir attire ;
Ta jeunesse ingénue irait droit au martyre.

Inès entre par le fond à droite, un bouquet de roses à la main. Catalinon monte encore une marche.

La sienne est loin pourtant ; elles n'ont donc point d'yeux ?

Inès descend vers la table.

Mais voilà, c'est don Juan ; un nom n'est jamais vieux.

Poussant une exclamation pour attirer l'attention d'Inès.

Oh !

INÈS, vivement se retournant vers lui

Quoi ?

CATALINON, avec admiration.

Mademoiselle !

INÈS, étonnée.

Eh bien ?

CATALINON, très calme.

Rien, je m'étonne
D'une telle moisson de roses en automne.

INÈS, en souriant

Les dernières.

Elle fait mine de les porter vers le prie-Dieu, sous la Madone.

CATALINON, admirant les roses.

C'est beau !... Lui qui les aime tant !
L'aimable attention !... Monsieur sera content.

Il entre dans la chambre de don Juan. Inès, qui s'est arrêtée court sur ses dernières paroles, demeure immobile.

SCÈNE IV

INES, CÉPHISE, PUIS CATALINON

INÈS, ingénument.

Comment devine-t-il qu'elles sont pour son maître ?

CÉPHISE, entrant, à Inès.

Inès ?

INÈS, l'arrêtant du geste et prêtant l'oreille.

Un moment.

CÉPHISE, prêtant l'oreille.

Quoi ?

INÈS, indiquant le fond.

J'entends sous la fenêtre...

CÉPHISE

Ce cliquetis ?...

Catalinon rentre en scène, attiré par le bruit des épées.

INÈS, à la fenêtre.

Voyez, c'est le cousin.

CÉPHISE, effrayée, allant vivement à la fenêtre.

Un duel !

CATALINON, la rassurant d'un air narquois.

Un assaut !

CÉPHISE, respirant en regardant au dehors.

Ah !

CATALINON, la suivant vers la fenêtre.

Voilà notre acteur éternel
En scène, attention !

INÈS, avec admiration, en suivant des yeux l'assaut

Oh ! quelle adresse et comme
Il fait rompre le maître !

CÉPHISE, de même.

On dirait un jeune homme.

CATALINON, avec un geste qui semble dire : « Voilà le résultat ! »

Toujours le geste heureux au moment opportun ;

En riant.

Gageons qu'avant ce soir il va sauver quelqu'un.

Se rapprochant encore de la fenêtre.

Une pause ?

Après avoir regardé au dehors, en se haussant sur la pointe des pieds.

Oui, plus las qu'il ne veut le paraître.

En riant

Au revoir !

Il entre dans la chambre de don Juan.

CÉPHISE, qui est redescendue, cherchant des yeux tout autour d'elle.

Mais où donc ce livre peut-il être ?

INÈS

Horace ?... Le cousin m'en lisait aujourd'hui
Des passages.

CÉPHISE, pincée.

Vraiment ?

INÈS

Nul ne lit comme lui ;
Un livre est, dès qu'il l'ouvre, un monde qui s'éclaire ;
On n'entend pas, on voit.

CÉPHISE

On voit qu'il aime à plaire.

INÈS, protestant.

Qui ? Lui ? Si naturel ? Non ; mais le moindre mot
Prend sur sa lèvre un tour...

CÉPHISE

Que vous admirez trop.

INÈS

Peut-on trop admirer ce qui semble admirable ?

CÉPHISE, avec une chaleur maternelle.

Mais, folle enfant, puisque c'est un homme...

Elle ne trouve pas l'épithète qu'elle cherche.

INÈS, ironiquement.

Exécrable ?

CÉPHISE

Enfin...

INÈS

Qui vous l'a peint ainsi ?

CÉPHISE, regardant la porte par où est sorti Catalinon.

Qui ?

INÈS, qui à suivi son regard avec pitié.

Son valet ?

CÉPHISE, pincée.

Votre noble Fabien de la sorte en parlait.

INÈS

Fabien a l'humeur triste et n'est pas un oracle.

CÉPHISE

Qu'il en fût un pour vous, ce serait grand miracle.

INÈS, avec indifférence.

Je n'aime pas qu'on soit malveillant sans raison,
Le cousin, paraît-il, lui gâtait la maison ;
Tout, en lui, l'irritait. Il taxait d'insolences
Ses moindres gestes, ses paroles, ses silences,
Sa guitare, que sais-je ?... Un soir, il a senti
Qu'il me froissait dans ma famille, il est parti.

CÉPHISE

Cela vous laisse calme.

INÈS

Il reviendra sans doute.

CÉPHISE, avec finesse.

Quand rien ne pourra plus lui gâter...

Voyant qu'Inès lui fait signe de se taire.

Quoi ?

INÈS, prêtant l'oreille.

J'écoute...

CÉPHISE, qui s'est empressée d'aller à la fenêtre.

C'est votre père.

Avec effroi.

Eh bien, son cheval...

INÈS, en courant à la fenêtre.

Oh ! mon Dieu !

CÉPHISE, l'arrêtant du geste.

Rassurez-vous, don Juan le saisit.

CATALINON, qui est rentré depuis un instant, jetant un coup d'œil à la fenêtre.

Eh ! parbleu !
Ne l'avais-je pas dit ? le voilà, le beau geste.
Le comte saute ? Il faut qu'il monte.

En ricanant.

Encore leste.

CÉPHISE

Quel superbe écuyer !...

CATALINON

Cet homme est étonnant ;

En sortant.

Il nous doit une chasse au tigre maintenant.

INÈS, rêveuse.

Fabien en ferait-il autant ?

CÉPHISE, toujours sèche.

Mais... je l'espère.

SCÈNE V

CÉPHISE, INÈS, ISABELLE, PUIS DON JOSÉ ET DON JUAN

ISABELLE, entrant vivement du fond.

Inès, quel est ce bruit ?

INÈS

Le cheval de mon père

A pris peur,

Vivement, sur un mouvement d'effroi d'Isabelle.

Mais don Juan l'a bien vite arrêté,

Avec une ardente émotion.

Puis, sans éperon, sans cravache, il l'a dompté.

DON JUAN, au dehors, montant l'escalier, suivi de don José et continuant une conversation commencée.

Mais non.

DON JOSÉ, de même.

Si fait, mon cher, sans toi la sotte bête
Me démontait ; j'ai cru tomber.

A Isabelle et à Inès, en entrant par le fond, à droite.

Faites-lui fête :
Je lui dois de ne pas m'être rompu le cou.

DON JUAN

Il plaisante.

INÈS, à don Juan, avec un peu d'émotion.

Il dit vrai : nous vous devons beaucoup ;
Céphise et moi vous avons vu de la fenêtre...

CÉPHISE, l'œil brillant d'admiration.

Oui, d'un superbe élan...

DON JUAN, se défendant modestement.

Bon ! bon !

INÈS, lui offrant son bouquet.

Pour reconnaître
Notre dette, voici des roses.

DON JUAN, touché.

Oh ! pour moi ?

A don José, en souriant.

Ton Brutus a bien fait de se cabrer, ma foi.

A Inès et à Isabelle.

Quand je vous quitterai...

INÈS, étonnée et inquiète.

Quoi ! vous avez envie
De partir ?

DON JUAN

Je reprends le courant de ma vie,
Petite Inès. Ne suis-je pas transfiguré,
Droit, fort, vaillant, guéri ? Quand donc je m'en irai,
Je pourrai me vanter, comme d'un rêve étrange,
D'avoir connu des soins si doux que plus un ange
Ne pourrait m'éblouir en aucun paradis.

INÈS, protestant.

Oh !

ISABELLE, le menaçant du doigt.

Don Juan !

DON JUAN, ironique.

Bouche d'or.

A don José.

Démens ce que je dis.

ISABELLE, en souriant.

« Vous êtes un païen, don Juan ; de là vos doutes...

DON JUAN, vivement.

« Sur les autres !

ISABELLE

Pourquoi ?

Sans attendre la réponse.

Vous vous ignorez toutes.
« Un malade, un enfant, sont notre grand souci,
« Nous aimons à guérir, toute femme est ainsi.

DON JUAN, avec un sourire.

« Je veux bien ; donc merci de m'avoir fait connaître
« Les femmes, doublement puisque je vois renaître

Montrant Inès.

« En elle ces vertus qui m'ont émerveillé.
« Mon jugement dormait, vous l'avez réveillé. » (1)

CÉPHISE, à part, en regardant jalousement Inès.

Mais il va l'étourdir !

(1) Vers coupés à la représentation.

INÈS, à part, en arrangeant son bouquet.

Qu'il dit bien toutes choses !

CÉPHISE, à Inès, haut.

Oh ! quel meurtre !

INÈS, étonnée.

Quoi donc ?

CÉPHISE, de même.

Vous saccagez ces roses.
Il faut faire une gerbe et non pas un paquet.

Elle veut prendre les roses des mains d'Inès.

INÈS, retirant vivement
les roses des mains de Céphise et les tendant à don Juan.

Cousin, enseignez-nous comme on fait un bouquet.

ISABELLE

Les siens sont merveilleux...

DON JOSÉ, en souriant.

Il y met du génie.

DON JUAN, à don José.

Mais non, j'ai simplement le goût de l'harmonie

A Inès, qui tient toujours les fleurs.

Qui manque à ton bouquet, mignonne : la beauté

A quelque besoin d'art et de diversité.
Vingt jeunes filles dans un bal ainsi groupées,
Droites, corps contre corps, sembleraient vingt poupées
Informes, chaque type, en ce contact, nuisant
Au type, son contraire, et s'y neutralisant.

Prenant le bouquet et le recomposant avec grâce, en faisant de chaque fleur le symbole d'un type de femme.

Tandis que si, d'instinct autant que par étude,
Chacune, en son vrai cadre, a sa vraie attitude,

Prenant une large rose rouge.

Celle-ci promenant sous l'étincellement
Des lustres sa splendeur d'épanouissement,

Prenant une autre rose jaune.

Celle-là plus discrète en sa beauté naissante
Restant plus à l'écart, timide et rougissante,

Prenant une rose blanche.

Cette autre, plus modeste encor, s'allant cacher
Dans quelque recoin sombre où l'œil devra chercher
Sa joliesse, pâle ainsi qu'un clair de lune,

Prenant toute une poignée de fleurs variées.

Puis cette foule encor, jeunesse blonde ou brune,
Mettant diversement en lumière, à travers
La gaieté des salons, mille charmes divers.

Montrant une dernière rose très belle, bien qu'à peine éclose.

Enfin, cette merveille unique au teint d'aurore
(On dirait que c'est toi) qui brille et qui s'ignore,

Quand toutes ont des airs penchés, restant debout,
Ne cherchant point son cadre et le trouvant partout,
Si, dis-je, ainsi chacune a su choisir la place
Où le plus sûrement doit triompher sa grâce,
Jeunes filles ou fleurs, baume ou rayonnement,
L'harmonie est parfaite.

ISABELLE, montrant à don José
le bouquet que don Juan installe dans un large vase, avec l'aide d'Inès.

Et le bouquet charmant.

DON JOSÉ

Délicieux, ma foi.

CÉPHISE, malveillante, à Inès.

Ce n'est plus une touffe.

DON JOSÉ, à Isabelle, en montrant don Juan.

Voilà l'homme : un artiste.

CÉPHISE, à part.

Allons-nous-en, j'étouffe.

S'arrêtant devant la fenêtre.

Ah ! nos filles de ferme.

A Inès.

Inès !

INÈS, qui est restée bouche bée, sous le charme
des paroles de don Juan, comme sortant d'un rêve, machinalement.

Oui.

CÉPHISE, lui faisant signe.

S'il vous plaît.

INÈS

Bien.

A don Juan, avec une grâce encore émue.

Je vais vous chercher votre tasse de lait.

Elle fait quelques pas pour sortir.

DON JUAN, en souriant.

Sans oublier surtout cet élixir magique...

INÈS, prenant un flacon sur le dressoir à gauche.

Il est là.

DON JUAN, légèrement railleur, à don José.

Je lui dois cette allure énergique
Qui vient d'intimider Brutus.

INÈS

N'en riez pas.
La mère Sainte-Agnès en fait le plus grand cas.
Par ses mains il sauva plus d'un mourant ; c'est elle
Qui m'en fit don pour vous ; son action est telle
Qu'un jour...

Voyant qu'il sourit.

Non, je me tais, vous riez.

DON JUAN

Moi, j'ai ri ?

INÈS, en souriant avec un bonheur intérieur.

Vous êtes un ingrat, car il vous a guéri.

DON JUAN

Aussi, je m'en abreuve.

Prenant et respirant le flacon. A José.

Un parfum rare. Goûte.

INÈS, vivement.

Oh ! père !

DON JUAN, de même.

Ne crains rien.

INÈS

Il n'en faut qu'une goutte,

DON JUAN, à José, mélodramatiquement.

Une goutte la vie et vingt gouttes la mort !...

A Inès.

Je sais.

INÈS

lui ôtant le flacon des mains et allant le porter sur le prie-Dieu, à droite, comme pour le mettre sous la garde de la Vierge.

N'y touchez pas.

En remontant.

C'est un poison très fort.

Elle sort avec Céphise par la porte du fond.

SCENE VI

Les mêmes, moins INÈS et CÉPHISE

DON JOSÉ, en riant, pendant que don Juan se rapproche du portrait et le compare au modèle.

Comme il se fait gâter ! Charmeur, va ; pêcheur d'âmes.
Ces papillons dorés sont les bourreaux des femmes
Et toutes, même quand grisonnent leurs cheveux,
Ont besoin d'être encore aux petits soins pour eux ;
Sorcier ! Jusqu'aux enfants sur qui son charme opère !
Notre petite Inès le soigne...

DON JUAN, en riant.

Comme un père.

ISABELLE, à don Juan.

Vous la flattez trop.

DON JOSÉ, à don Juan qui veut protester.

C'est ton défaut coutumier.

DON JUAN

Mais...

DON JOSÉ, voyant paraître une paysanne à la porte.

Pardon, j'ai deux mots à dire à mon fermier.

Il remonte vers le fond.

DON JUAN, à Isabelle.

Votre fille est pour moi d'une grâce charmante,
Il est vrai...

DON JOSÉ, de loin.

La nature en ceci t'est clémente
Que, sans examiner si tu fis ton devoir,
Elle te rend l'enfant que tu devrais avoir.

Il sort.

SCÈNE VII

ISABELLE, DON JUAN

Isabelle, pour rompre le silence.

Inès est bonne et tendre et son instinct devine
Ce qui vous manque, hélas ! que la bonté divine
La protège.

DON JUAN, qui, depuis un moment,
a regardé alternativement Isabelle et son portrait.

Elle est bonne... Eh bien, à votre tour,
Soyez bonne comme elle et, pour mon dernier jour,

Posez encore un peu, cousine, je veux faire
Un chef-d'œuvre de grâce, au risque de déplaire
A mon modèle.

Il la fait asseoir sur la grande chaise de gauche, met des coussins sous ses pieds, puis, tout à coup :

Oh !

ISABELLE

Quoi ?

DON JUAN, qui a couru
à son chevalet et a pris vivement sa palette et ses pinceaux.

Ne bougez pas... je crois
Que je tiens mon effet.

Il prend sa palette et se met à peindre avec ardeur.

ISABELLE, en riant.

C'est la vingtième fois
Au moins que vous croyez le tenir.

DON JUAN, avec un geste plein de confiance.

Patience !

ISABELLE, de même.

Soit !

DON JUAN

Ne dites-vous pas : « La foi vaut la science » ?
Or j'ai la foi : je crois, donc je peux...

Travaillant avec plus d'acharnement.

Et je veux.

L'œil brillant.

Tenez, cette lueur qui baigne vos cheveux,
Je voudrais que ma toile en fût illuminée.
De grâce, employons bien ma dernière journée.

ISABELLE, en souriant.

Mais...

DON JUAN

Quoi ?

ISABELLE, de même.

C'était fini.

DON JUAN

Oui, mais en revoyant
L'œuvre près du modèle...

Il fait un geste de dépit en regardant alternativement Isabelle et le portrait.

ISABELLE, en riant, comme si elle disait : « Ce n'est pas commode. »

Ah !

DON JUAN

Ah ! C'est effrayant
De chercher à fixer la beauté dans la vie

Et dans l'émotion ; combien je les envie
Ceux qui vont à coup sûr vers un but...

ISABELLE, de même.

Oh !

DON JUAN

Pourquoi
Souriez-vous ?... C'est vous qui n'avez pas la foi.

Vivement sur un mouvement d'Isabelle.

Dans mon art.

ISABELLE

Votre art n'est qu'un flatteur...

En montrant le portrait.

Peu fidèle ;
Pour trop le rajeunir il trahit son modèle ;
C'est le portrait d'Inès que vous avez fait là.

DON JUAN, se levant, étonné.

C'est vrai qu'il lui ressemble ; oh ! mais beaucoup.

Après un moment, comme pour se donner une explication à lui-même.

Cela
S'explique ; elle est à l'âge où je vous ai connue,
Et je vous vois revivre en sa grâce ingénue.

ISABELLE, en riant, avec une geste qui semble dire : ASSEZ !

Bon...

Avec un sourire attendri.

Chère Inès !

DON JUAN, qui s'est remis à peindre debout.

D'où vient que le jeune Fabien
N'écrit pas ?

ISABELLE, rêveuse.

Je ne sais vraiment.

DON JUAN

Je croyais bien...
Vous m'aviez dit qu'Inès était sa fiancée.

ISABELLE, de même.

En effet.

Après un temps.

Nos bontés sont loin de sa pensée
Peut-être.

DON JUAN

Il oserait ?...

ISABELLE, de même.

Don Juan, l'homme est léger :
Dès qu'un lien lui pèse, il le rompt sans songer

Qu'il n'est libre souvent qu'au prix de nos alarmes
Et qu'alors ses plaisirs sont payés de nos larmes.

DON JUAN

Par bonheur l'enjouement d'Inès...

ISABELLE

En se jouant
On pleure quelquefois ;

Sur un mouvement de don Juan.

L'homme est léger, don Juan,
Vous le savez trop bien.

DON JUAN, en riant.

Allons, je suis un thème.
Et la femme ? Elle aussi dit aisément : « Je t'aime. »
Si nous parlons avec la bouche, elle a les yeux
Qui disent tout sans rien préciser, et bien mieux ;
Sans doute sa pudeur voudrait nous éconduire,
Mais son regard brillant nous pousse à la séduire
En laissant deviner, sous l'air effarouché
De son chaste maintien, le désir du péché.

Sur un mouvement de protestation d'Isabelle, vivement.

Oh ! l'offre d'un baiser la révolte et la blesse,
Mais, pour nous retenir, elle tombe en faiblesse,
Et quel outrage alors, si l'on ne comprend pas !

ISABELLE

Fi ! Qui peignez-vous là ? Quelles femmes, hélas !

DON JUAN

Eve.

ISABELLE, haussant les épaules.

Oui.

DON JUAN

Sa fille.

ISABELLE, de même.

Bon.

DON JUAN

Les filles de sa fille,

Vivement, pour empêcher Isabelle de répondre.

Dont les siècles ont fait une grande famille,
Car Eve est curieuse ainsi qu'au premier jour.

ISABELLE

Ah ! que vous êtes bien un mécréant d'amour !

DON JUAN, appuyant sur les mots.

Ma première maîtresse, angélique vipère,
Me donna sept rivaux, dont un prêtre et mon père,
Plus mon laquais. Trop tôt j'ai bu l'affreux poison
Du doute.

Avec un sourire à la fois amer et goguenard.

Et, plus j'allais, fuyant la trahison
Première, plus je vis, barrant toutes mes routes,
Se jeter à mon cou toutes les femmes.

ISABELLE, malicieusement.

Toutes ?
Quoi ! pas une, don Juan, ne vous a résisté ?

DON JUAN, après un temps, cessant de peindre.

Une seule, vraiment, vous, l'unique clarté
De cette immense nuit, vous, la seule figure
Qui m'ait montré la femme invinciblement pure.

ISABELLE

C'est que certains chasseurs se détournent d'instinct
De tout ce qui n'est pas un facile butin.

Changeant de ton. Sérieusement.

Elles sont légion les femmes de ma sorte ;
Vous ne les voyez pas ; votre regard se porte
Toujours sur ces oiseaux légers qu'un souffle abat,

Avec une pitié bienveillante.

Qui vivent sans défense et tombent sans combat.

DON JUAN, avec un espoir rétrospectif.

Si j'avais combattu cette vertu parfaite...

ISABELLE, gaiement.

Vous auriez eu l'honneur d'une belle défaite,
Au lieu de fuir sans gloire.

DON JUAN, vivement, déposant sa palette et ses pinceaux, pour aller redresser une fleur dans le bouquet d'Inès.

Ah ! de peur d'outrager
Une fierté si sûre.

ISABELLE, ironique.

Ou bien, homme léger,
Pour suivre un autre rêve.

Sur un geste d'étonnement de don Juan.

Oui, la belle Romaine...
Allons, souvenez-vous, qui vous fut plus humaine.

DON JUAN, s'asseyant sur le divan, prenant machinalement la guitare qui s'y trouve et préludant par de vagues accords, d'un air détaché.

Simple diversion donnée au désespoir.

ISABELLE, avec un sourire incrédule.

Vraiment ?

DON JUAN, avec chaleur, se levant, sa guitare à la main.

Si vous saviez...

ISABELLE, calme et souriante.

Je ne veux pas savoir.

DON JUAN, avec un nouvel espoir.

De peur d'en éprouver quelque regret peut-être ?

ISABELLE

Vous dites ?

DON JUAN, vivement.

Le regret d'avoir pu méconnaître
Un cœur qui loin de vous devait se consumer.

ISABELLE, haussant légèrement les épaules.

Mais vous ne m'aimiez pas, vous avez cru m'aimer.

DON JUAN, très simplement.

Mourant et seul, quels soins ai-je implorés ? Les vôtres.
Ce souvenir m'était si cher !...

ISABELLE, avec le même sourire moqueur.

Plus que les autres ?

Arrêtant du geste la protestation de don Juan qui cesse de jouer.

Soit !

Elevant la voix.

Eh bien, si de moi don Juan s'est souvenu,
C'est que pour lui j'ai su demeurer l'inconnu

DON JUAN, allant se rasseoir sur la banquette, avec une brusque gaieté.

Oh ! si José savait.

Il joue

ISABELLE, très simplement.

Mais il sait.

DON JUAN, stupéfait, cessant de jouer.

Quoi !...

ISABELLE, de même, voyant l'étonnement de don Juan.

Sans doute ;
J'ai ses moindres secrets et lui me connaît toute ;
Chaque jour à son cœur mon cœur se dévoila,
Nos deux âmes sont une et tout l'amour est là.

Don Juan recommence à jouer. Sa musique est un commentaire ironique de ce que dit Isabelle. Voyant qu'il reste muet, en riant.

Vous ne comprenez pas ? Votre stupeur m'amuse.
C'est fatal, vous rusez et vous croyez qu'on ruse ;
Les seuls êtres humains que vos regards changeants
Ne puissent pénétrer sont les honnêtes gens ;
Vous êtes tortueux, vous ignorez la droite
Et, comme vous boitez, il faut que chacun boite ;

Riant

Et, le plus drôle, c'est que vous ne savez pas
Qu'il y a des honnêtes femmes ici-bas.

DON JUAN, songeur.

Si !... Mais un mot :

Il cesse de jouer.

José n'a donc point de rancune
Contre moi ?

ISABELLE

Contre vous ? mais non, cousin, aucune.

DON JUAN, stupéfait.

Mon audace passée...

ISABELLE

Eh ! pourquoi ce souci ?
S'il vous connaît, don Juan, il me connaît aussi.

Il recommence à jouer. En souriant de l'air déconcerté de don Juan

Ne nous jugez donc pas sur quelques pauvres âmes ;
Les femmes, mon ami, qui sont vraiment des femmes,
Hors l'extrême jeunesse où l'esprit est léger,
Quand leur cœur se connaît, ne sont plus en danger.

DON JUAN, même jeu.

Oh ! ce calme ! ce calme !...

ISABELLE, riant.

Outrageant... qui recule
Les bornes...

DON JUAN, s'arrêtant brusquement.

Mais alors ?

ISABELLE, de même.

Quoi ?

DON JUAN

Je suis ridicule ?

ISABELLE

Non pour toutes, hélas !

DON JUAN

Mais pour vous !

ISABELLE

Pas du tout ;
Vous êtes mon cousin, nous vous aimons beaucoup.

Don Juan jette sa guitare sur le divan et remonte, avec humeur, puis redescend. — Après un temps, maternelle.

Mais nous aimons en vous un don Juan qui s'ignore,
Des bontés, des vertus qui sommeillent encore,

Gravement.

Qu'il vous étonnera de découvrir un jour ;

Tout à fait maternelle.

Le mal vous posséda, le bien aura son tour.

DON JUAN, très attentif depuis un moment et touché.

Vous me bouleversez.

ISABELLE

Dans vos heures moroses
Vous n'avez donc jamais médité sur ces choses ?

DON JUAN

Ah ! j'agissais.

ISABELLE, ironique.

Sans vivre alors ?... Naître et passer !...

DON JUAN, dans un dernier effort de discussion.

Mais vivre, c'est agir.

ISABELLE, d'un accent de gravité maternelle.

Non, vivre c'est penser.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DON JOSÉ

DON JOSÉ, qui est entré depuis un moment, en riant.

Vous discutez encor ! Mais, ma pauvre Isabelle,
C'est en vain qu'on voudrait convaincre ce rebelle,
Il mourra sans se rendre ainsi qu'il a vécu.

DON JUAN

Et si tu te trompais ? Si j'étais convaincu ?

DON JOSÉ, incrédule.

Toi ?

ISABELLE

Vos discours...

DON JUAN

Des mots ; ergotage où s'amuse
En moi l'ancien pécheur qui se cherche une excuse.
Un reste aussi de mes habitudes d'esprit ;
Mais tous les jours un peu le vieil homme périt
Et voici qu'entre vous et votre aimable fille,

A José.

Près de toi, mon ami, dans cet air de famille,
Je crois sentir en moi comme un être nouveau
Qui s'éveille ; le jour se fait dans mon cerveau ;
Plaie au flanc, plaie au cœur, source des flétrissures
Morales, vous avez guéri mes deux blessures ;
Véritablement oui, je me sens à l'abri
Des mauvais souffles, oui, c'est fait, je suis guéri.

ISABELLE, incrédule.

Quoi ! déjà ?

DON JUAN

J'en suis sûr.

ISABELLE

Prenez garde !... la feuille
Tourne au premier zéphir.

DON JUAN, appuyant sur les mots.

J'en suis sûr.

ISABELLE

Dieu le veuille !

DON JUAN, en riant et en revenant au portrait.

Il le veut, j'en réponds ; bien qu'excomunié
Je dois lui plaire, à Dieu.

DON JOSÉ

Dieu ! mais tu l'as nié.

DON JUAN, s'animant graduellement.

J'ai nié les autels où le prêtre le perche,
Mais jamais je n'ai pu nier Dieu. Je le cherche.

DON JOSÉ, ironique.

Dans les boudoirs, parmi l'infini féminin ?

ISABELLE

Mille femmes !

DON JUAN

Ou dix, ou trois !... géant ou nain,
Qui nous distingue ? Un cœur plus ou moins économe ;
Je ne suis pas un cas monstrueux, je suis l'homme.
Mais moi, j'eus une foi,

Avec regret.

Que j'emporte au tombeau.

DON JOSÉ, légèrement railleur.

La soif de la lumière et le désir du Beau ?

Inès, portant un petit broc d'étain et une coupe contenant un rayon de miel, entre par le fond, s'arrête et écoute.

DON JUAN, sans voir Inès.

Oui, de l'immarcessible éternel ! La nature
En destinait sa part à toute créature.

ISABELLE

La nature, don Juan ? vous l'accusiez pourtant
De tous les maux humains.

DON JUAN

Mais en vous écoutant
J'ai commencé peut-être à percer son mystère
Et ce que maintenant j'accuse sur la terre
C'est l'ordre social, traître à la vérité,
La mascarade humaine où tout est fausseté,
Les coutumes, les lois, la morale, l'Eglise,
Cette haineuse qui condamne et paralyse
L'amour, en le tenant sous son dogme étouffé

Don José, choqué, passe vers la droite comme pour ne pas en entendre davantage.

Et dont l'esprit se montre en ses auto-da-fé.

« Du Dieu qu'il faut aimer faire un Dieu d'épouvante ! (1)
« C'est celui-là que j'ai blasphémé, je m'en vante
« Et c'est contre sa loi sans charme et sans bonté
« Qu'à la face des cieux je me suis révolté.
« Je cherchais l'autre.

INÈS, qui insensiblement
est descendue vers la table. A part comme illuminée.

Oh ! oui !

DON JUAN, continuant, sans voir Inès.

Mais le Moloch immonde
« D'un deuil si plein d'horreur enténébrait le monde
« Et voilait ses beautés que, sous ce linceul noir,
« Le vrai, le large Dieu ne se laissait plus voir,
« Tout était perverti, tout mentait ; chaque femme,
« Rougissant de l'amour, perdition de l'âme,
« Mentait à ses instincts et se cachait d'aimer,
« Et moi, voyant ainsi les cœurs se déformer,
« A peine j'effleurais de mes lèvres amères
« Ces menteuses d'amour qui craignaient d'être mères.

ISABELLE, vivement.

« L'Eglise les condamne.

DON JUAN

Oui, je sais ; mais le mal
« Vient d'elle qui faussa la nature ; fatal

(1) Les vers guillemetés ont été supprimés à la représentation.

« Aveuglement d'avoir fait de l'amour un crime ! » (1)
Et c'est là le mensonge imbécile où s'abîme
Tout instinct généreux et vrai de l'être aimant,
Et les saints sont des fous ou leur sainteté ment.
Non, non, l'amour n'est pas un crime, c'est l'essence
Divine de la vie ; il est toute innocence,
Quand il s'épanouit avec sincérité,
Il est toute noblesse, il est toute beauté.
Convenances, rigueurs, faux devoirs, faux scrupules
Sont des conventions basses et ridicules
Qui font vivre peut-être, et dans quel air encor !...
Les sociétés, mais sont des agents de mort
Pour les individus que leur froideur torture
A la grande stupeur de la mère nature
Qui se demande par quelle perversion
Deux êtres qu'envahit la même passion
Perdent à discuter le temps, si court en somme,
Qu'ils pourraient employer à faire un nouvel homme.

Avec feu.

Oui, tu vois, j'ai compris, créer, s'éterniser !
Ah ! Dieu ! si quelque vierge, au choc de mon baiser,
Avait sû rester pure et donner sa tendresse
Sans plus jamais vouloir ni rêver d'autre ivresse
Que de sentir mon cœur battre tout près du sien,
J'eusse été pur comme elle.

(1) A la représentation, après la coupure, il faut dire, en traversant vivement la scène, pour aller rejoindre don José :

Quelle folie ! Avoir fait de l'amour un crime !
Mais c'est là le mensonge... etc.

INÈS, à part, l'œil illuminé.

Ah ! je le savais bien !

SCÈNE IX

LES MÊMES, CÉPHISE, PUIS FABIEN

CÉPHISE, entrant vivement par le fond.

Inès !

ISABELLE, se retournant et apercevant Inès. Avec étonnement.

Elle est ici ?

DON JOSÉ, à Isabelle.

Quoi ! ses jeunes oreilles
Ont surpris...

INÈS, émue et timide, son plateau à la main.

J'apportais ce miel de nos abeilles,
Avec du lait.

DON JUAN, prenant le plateau
et allant le déposer sur le dressoir, à gauche.

Merci, ma chère enfant, merci.

ISABELLE, à qui Céphise
est venue parler à l'oreille. Joyeusement, à Inès.

Fabien est de retour.

INÈS, saisie.

Fabien !

ISABELLE, voyant entrer Fabien.

Et le voici.

DON JUAN, ironique.

Enfin !

DON JOSÉ, allant au-devant de Fabien.

Enfin, c'est toi, déserteur ! ton silence
M'étonnait, j'accusais déjà ta nonchalance
Ou ta mémoire.

L'empêchant de répondre.

Mais te voici, tout est bien.

FABIEN, en lui serrant les mains avec émotion.

Merci.

Saluant de loin et froidement don Juan qui lui rend son salut.

Monsieur !

A Inès avec une émotion qu'il dissimule.

Bonjour, Inès.

INÈS, timide, et avec une gêne émue.

Bonjour, Fabien.

ISABELLE, à Fabien, d'un ton d'affectueux reproche.

Vois, elle avait perdu sa belle humeur.

FABIEN, à demi-voix, ému.

Je n'ose
Croire que mon absence y fût pour quelque chose,
Mais j'ai craint, chère Inès, d'être par toi tenu
Pour un homme léger et je suis revenu.

INÈS, toujours gênée et timide.

Oh ! je sais que tu dois surveiller tes domaines
Et quinze jours d'absence...

FABIEN, d'un ton de reproche.

Un peu plus, six semaines.

INÈS, étonnée.

Six semaines ! déjà !

FABIEN, tristement.

Le temps t'a semblé court.
Dois-je croire que j'ai trop hâté mon retour ?

ISABELLE, vivement.

Oh ! ton départ.

D'un ton de reproche plus vif.

Voilà ce qui l'avait déçue.

FABIEN, incrédule, devant l'attitude d'Inès.

Mon départ ?

A Inès.

T'en es-tu seulement aperçue ?

INÈS, très troublée, en essayant de protester.

Mais...

FABIEN, très affectueusement.

Les absents ont tort ; j'eus tort, étant parti ;
Mais vois, je te ramène un Fabien repenti,

Appuyant sur les mots.

D'un caractère égal, d'une humeur exemplaire,
Que seule troublerait la peur de te déplaire.

INÈS, de plus en plus troublée.

Oh Fabien !...

Voyant entrer Céphise, vivement, pour échapper à cet entretien.

Mais pardon, j'oubliais qu'on m'attend...
Les filles du fermier de mon père.

A Céphise.

Un instant.

A Isabelle

Mère, j'ai préparé pour la petite Estelle,
Un bonnet...

A Fabien.

Le bébé le plus mignon...

A Isabelle.

Va-t-elle
Etre jolie ainsi !

Montrant la gauche.

Tout est là ?

Prévenant la réponse d'Isabelle.

J'ai la clé.

Elle sort vivement par la gauche.

SCÈNE X

Les mêmes, moins INÈS

DON JOSÉ, en souriant à Fabien, qui, étonné de ce prompt départ d'Inès, la suit des yeux

Voilà pour tes départs, mon cher écervelé.

Lui prenant le bras.

Ecoute : mon fermier par ses filles m'informe
Qu'un sanglier chez lui fait un ravage énorme ;
Je prends mes chiens. Veux-tu venir voir avec moi
Si nous trouvons sa trace ?

FABIEN, pensif.

Oui, bien, chassons.

DON JOSÉ, à don Juan.

Et toi ?

DON JUAN, se levant, incertain.

Moi ?

Il se rapproche de la fenêtre de gauche et va voir le temps qu'il fait, puis il regarde le portrait d'Isabelle.

FABIEN, à demi-voix, à don José, en lui montrant don Juan.

Je le croyais à Séville.

DON JOSÉ

Il part.

Fabien dissimule un geste de satisfaction

DON JUAN, de la fenêtre en reprenant sa palette..

La chasse...
Dans le gris ? Ma foi non. Il fait un vent de glace ;
Ce beau soleil n'était qu'un leurre ; il va neiger.

ISABELLE, étonnée.

En novembre ?

DON JOSÉ, qui est remonté.

En effet, le temps semble changer.

Gaillardement.

Ah ! bah !

ISABELLE, à don José et à don Juan qui du geste l'invitait à reprendre la pose.

Inès et moi portons à la famille
Andrès quelques secours.

A Céphise.

Veuillez dire à ma fille
De m'attendre. Je vais préparer ce qu'il faut.

Elle se dirige vers la droite.

CÉPHISE

Oui, madame.

Elle hésite et ne sort pas, remuant des objets sur la table.

DON JOSÉ, à don Juan, narquois.

A bientôt, bon vieillard.

ISABELLE, en souriant du mot de don José, à don Juan qui a sursauté.

A bientôt.

Don José, Isabelle et Fabien sortent par le fond, Céphise redescend un peu, semblant chercher des yeux quelque chose.

DON JUAN, à lui-même.

Bon vieillard !

Remarquant le manège de Céphise.

Qu'est-ce donc ? Vous cherchez quelque chose ?

CÉPHISE, troublée.

Moi ? monseigneur ? Non, rien !

Elle sort par la gauche.

SCÈNE XI

DON JUAN, seul.

DON JUAN, souriant.

Pauvre fille !... Elle n'ose
Parler, mais elle tourne...

S'arrêtant et réfléchissant.

Au fait, autour de quoi ?
Ce qui l'attire, c'est mon nom bien plus que moi.

Dans un réveil d'orgueil et de force

Eh ! pourquoi donc ? j'en crois ma furieuse envie
De fuir et de m'aller retremper dans la vie :
Rêve-t-on de combats quand on est désarmé ?
Je puis aimer encore et je puis être aimé.

Arrêté dans son enthousiasme par une réflexion amère et se regardant dans le miroir, avec un ricanement.

Bon vieillard ! vraiment, il exagère...

Les yeux fixés sur le miroir.

Peut-être.

En descendant.

Voir si bien son prochain et ne pas se connaître !
L'âge vient.

En haussant les épaules.

Mais l'âge est un mot.

Se regardant de nouveau dans la glace.

Comment savoir ?

Apercevant Francine et Rosita qui passent au fond.

Deux fillettes ! Don Juan, voilà le vrai miroir.

Francine et Rosita entrent par la droite et se dirigent vers la porte de gauche, mais, en apercevant don Juan, elles font mine de s'enfuir.

SCÈNE XII

DON JUAN, FRANCINE, ROSITA

DON JUAN, à Francine, l'arrêtant du geste.

Eh, Francine, un moment ; tu vas d'une vitesse...

FRANCINE, timide.

Monseigneur, nous cherchons madame la comtesse
Pour la remercier...

DON JUAN

Elle n'est pas ici,
Mais j'y suis. Viens que l'on t'embrasse.

ROSITA, prenant la parole, hardiment.

Grand merci,
Monseigneur, mais un loup, je crois, rôde à l'orée
Du bois ; si la nuit vient...

DON JUAN, en lui prenant le menton.

Oh, toi, la délurée,
Tu n'as pourtant point l'air d'avoir grand'peur des loups.

ROSITA

Oh ! si fait.

DON JUAN, à Francine, en la tenant
par la taille et en descendant entre les deux jeunes filles.

Dis-moi donc, j'ai vu près de chez vous
Des marguerites.

ROSITA, avec un sourire malicieux.

Oui, vers le bois.

DON JUAN, toujours à Francine.

Que t'en semble ?
Nous pourrions quelque soir les effeuiller ensemble.

ROSITA, d'un air de doute ironique.

Les marguerites ?

DON JUAN

Oui, demain,

S'adressant soudain à Rosita.

J'irai te voir.

ROSITA, de même, plus malicieusement encore.

Les effeuiller ?

DON JUAN

Sans doute.

ROSITA, de même.

On voit si peu le soir.

DON JUAN

Bah !

ROSITA, de même.

Leur corolle est fine et sur deux rangs s'étale,
Et, pour les effeuiller, pétale par pétale...

DON JUAN

Quoi ?

ROSITA, riant.

Monseigneur, il faut avoir de très bons yeux.

Eclatant de rire.

Ah ! Ah ! Ah ! Viens, Francine.

Au dehors, en s'enfuyant par l'escalier extérieur.

Il ne craint rien, le vieux.

Voyant que don Juan l'a entendue par la fenêtre.

Oh !

Elle disparait dans l'escalier avec Francine.

SCENE XIII

DON JUAN, PUIS INÈS

DON JUAN, avec un sourire résigné.

Le miroir, don Juan, a donné sa réponse.
Qui ne sait pas le nom voit l'homme. Allons, renonce.

Voyant entrer Inès, qui vient de sa chambre, portant un petit paquet.

Ah ! notre Inès. Du moins j'aurai presque goûté,
Grâce à cette Antigone, à la paternité.

A Inès.

On t'a dit que ta mère...

INÈS, avec une émotion qu'elle maîtrise.

Oui, nous allons ensemble
Chez des pauvres ; je viens, tandis qu'elle rassemble
Des vêtements pour eux et des vivres.

DON JUAN, malicieusement.

Fort bien.
Toi, je connais ton pauvre, il se nomme Fabien.
C'est lui que tu cherchais ?

INÈS, très émue et cachant son émotion.

Non, vous. J'ai quelque chose
A vous dire.

DON JUAN, étonné et souriant.

Quoi donc ?

INÈS, de même

C'est...

Elle n'ose continuer.

DON JUAN, toujours souriant

Pourquoi cette pause
Et ces grands yeux rêveurs, vagues, irrésolus ?
Je t'intimide, moi ?

INÈS, très troublée.

Non, c'est... je ne sais plus.

Elle a pris machinalement le volume d'Horace sur la table.

Tu veux que je te lise encore un peu d'Horace ?

INÈS, vivement, lui tendant le volume.

Peut-être, oui, c'est cela.

DON JUAN, feuilletant le volume.

Ce poète est la grâce
Et le sourire même et je conçois vraiment
Que son charme convienne à ton esprit charmant.

INÈS, en baissant les yeux et en se rapprochant de lui.

Lisez.

DON JUAN

Attends, une ode au moins que je connaisse
Pour être à l'unisson de ta pure jeunesse.

Parcourant le livre.

Voyons...

S'arrêtant à une page.

A Glycère...

Après avoir parcouru les premières lignes, en souriant, avec un geste effarouché.

Oh !

INÈS

Non ?

Lisant un titre, pendant qu'il tourne les pages.

A Leuconoë ?

DON JUAN

Bien grave.

Il continue à feuilleter le livre.

INÈS, vivement, montrant une page.

A Chloë ?

DON JUAN, après hésitation.

Soit !

Il parcourt des yeux l'ode d'Horace.

INÈS

Le joli nom, Chloë !...

DON JUAN, tout en continuant à lire.

Pas plus joli qu'Inès.

INÈS, étonnée.

Oh ! vous trouvez ?

DON JUAN, de même.

Sans doute.

Après un silence.

Bon ; je tiens à peu près le sens.

Le jour a baissé ; il va s'asseoir à gauche, près de la fenêtre, dans la grande chaise seigneuriale.

INÈS, l'œil brillant.

Je vous écoute.

Elle s'assied sur un petit tabouret, tout à côté de don Juan, à sa gauche, et, la tête dans ses mains et les coudes sur le bras de la haute chaise où don Juan est assis, elle l'écoute de l'oreille et des yeux, déjà charmée.

DON JUAN, traduisant l'ode à Chloë.

« A Chloë : tu m'évites, Chloë, semblable au faon qui, par les monts escarpés, va cherchant sa mère inquiète, non sans une vaine frayeur de la brise ou de la ramée. Car, soit qu'un frisson passe dans les feuilles tremblantes du printemps qui vient de renaître, soit que les verts lézards aient agité le buisson, du cœur et des genoux il frémit. Moi, pourtant, je ne suis pas un tigre farouche, ni un lion de Gétulie qui te poursuit pour te déchirer. Cesse donc enfin de t'attacher à ta mère, ô toi qui es dans l'âge d'aimer... »

INÈS, très émue et prise d'une défaillance.

Ah !

DON JUAN, étonné.

Qu'as-tu donc ?

INÈS, se raidissant.

Rien.

DON JUAN de même.

Rien ? tu sembles te pâmer !

INÈS, encore troublée.

Je suis...

DON JUAN

Avec une tendre et paternelle indulgence.

Comme Chloë dans la saison d'aimer.
Vois, le mot seul suffit à troubler tout ton être.
Pour t'en donner le sens, Fabien n'a qu'à paraître.

Très paternel.

Aussitôt te voilà coquette.

Sur un geste d'Inès qui se lève et qui marche pour dominer son émotion.

Oh ! j'ai des yeux,
Jouant l'indifférence et n'en touchant que mieux
Le but... allant, venant... puis, à bout de vaillance,
Dès qu'il a disparu, tombant en défaillance.

INÈS, près de la table et regardant le bouquet.

Vous vous trompez sur moi.

DON JUAN, en souriant et en la regardant dans les yeux.

Non, non. Je lis en toi.
L'amour est dans tes yeux.

INÈS, d'une voix grave, très émue.

Vous vous trompez sur moi.

Elle prend, dans le bouquet la rose que don Juan lui a présentée comme sa propre image.

DON JUAN, étonné.

Tu n'aimes pas Fabien ?

INÈS

Si ; je l'aime au contraire
Du fond du cœur, je l'aime... autant qu'on aime un frère.

DON JUAN

Oh ! oh ! pauvre garçon ! Je sais bien qu'il n'a pas
Ce tact heureux qui charme et dont fait si grand cas
La femme ; il va tout droit ; sa tactique est sommaire,
Il te fait posément sa cour devant ta mère ;...
Très honnête, très bon, très simple, évidemment
Pour ton rêve il n'a rien d'un héros de roman ;
Mais quoi ! le mariage est-il une aventure
D'amour ? Non.

INÈS, la fleur à la main.

Pourquoi non ?

DON JUAN

Demande à la nature.

INÈS

Me dira-t-elle donc que l'amour...

DON JUAN

Chut !

INÈS

Est dû
A d'autres, quand pour nous c'est le fruit défendu ?

DON JUAN, dans un mouvement de gronderie comique.

Mais veux-tu bien te taire ! oh ! comme tu babilles !
Ce n'est pas un sujet pour les petites filles.

INÈS

Enfin, que feriez-vous, si vous étiez Fabien ?

DON JUAN, avec une vivacité instinctive.

Moi ?

Avec un haussement d'épaules.

Mais moi, mon enfant...

INÈS

Que me diriez-vous ?

DON JUAN, en riant.

Rien
Devant témoins surtout.

INÈS, l'œil brillant, prête à l'écouter comme un apôtre.

Ah !

DON JUAN, avec un sourire.

C'est élémentaire ;
L'instinct le dit, l'amour a besoin de mystère ;
L'ombre est son sanctuaire et le secret sa loi ;
Un aveu proclamé ne cause point d'émoi,

S'animant peu à peu et inconsciemment.

Mais un mot caressant qu'on vous souffle à l'oreille
Est une chose à vous qui n'a point sa pareille,
Puisque du monde entier c'est le mot ignoré
Et qu'on l'enferme en soi comme un trésor sacré.

S'animant de plus en plus.

Ce que je te dirais si j'étais ce jeune homme ?

Après une brève réflexion.

Peu de chose d'abord ; je serais économe
De discours, je prendrais de plus sûrs avocats,
Mille soins empressés, mille égards délicats ;
Mes moindres actions te seraient un hommage :
Je voudrais qu'il n'y eût en moi que ton image
Et que, seul, me sevrant de toute liberté,
Ton caprice d'enfant réglât ma volonté.

Avec une ardeur croissante.

J'irais dans la Sierra, jusqu'aux plus hautes cimes,
Pour t'offrir des bouquets cueillis sur des abîmes ;
Je chasserais pour toi, pour toi je me battrais ;
Tous mes efforts tendant vers toi, je ne voudrais
Devenir le héros du jour que pour te plaire.
Un regard, un sourire et j'aurais mon salaire.

S'oubliant tout à fait dans un élan d'enthousiasme.

Alors... Oh ! certe alors, sûr d'avoir désarmé
Ta tranquille fierté de vierge et d'être aimé,
Je parlerais alors !... Et mes chaudes paroles
Tomberaient sur ton cœur en avalanches folles,

Et je dirais : « Si Dieu recréait l'univers, [verts,
« C'est dans tes yeux divins, quand ils sont grands ou-
« Qu'il viendrait, d'un beau geste, allumer ses étoiles.
« C'est de tes longs cheveux qu'il tisserait les voiles
« De la nuit, dans l'éclair de ton rire enfantin
« Qu'il cueillerait pour nous les clartés du matin,
« C'est sur ta lèvre... »

Don Juan est assis près de la fenêtre et parle devant lui comme halluciné par un rêve qui ne se précise pas. Pendant ce temps, Inès respire le parfum de la rose qu'elle rapproche peu à peu de ses lèvres, ayant le vague désir de l'offrir à don Juan et n'osant pas. Debout à côté de lui, la main au dossier de la haute chaise, de plus en plus penchée vers lui, dans une sensation délicieuse de vertige croissant, elle l'écoute. Il continue, d'une voix de plus en plus fiévreuse et enivrée.

Non, je dirais mieux : « Ta lèvre
« Est une fleur d'amour dont le désir m'enfièvre,
« Car j'ai soif de ton âme et je veux la puiser
« Tout entière en ce pur calice où mon baiser
« Boira tout l'infini !... Séraphique démence
« Qui fondra nos deux cœurs dans une extase immense !
« Et nous ne serons plus qu'un seul être éperdu
« De joie et par l'amour à jamais confondu !...
« Et je serai toi-même, et tu seras moi-même,
« Dis, Inès, le veux-tu ? Je t'aime. »

INÈS, défaillant d'émotion et roulant dans ses bras entre ses genoux.

Je vous aime.

La rose qu'elle tient à la main tombe à terre.

DON JUAN, comme s'il sortait d'un rêve,
très ému, la voix blanche, ne comprenant pas tout d'abord.

Hein ? quoi ! tu m'aimes !...

INÈS, avec un sourire de béate extase.

Oui, ce secret m'étouffait,
Et maintenant je suis heureuse.

DON JUAN, avec effroi.

Ah ! qu'ai-je fait ?

INÈS, vivement.

Rien de mal, puisque vous m'aimiez.

DON JUAN, dans un cri d'angoisse.

Moi ?

INÈS

Tous vos gestes,
Depuis longtemps, étaient des aveux manifestes ;
Allez, j'ai bien compris ; vous aviez maint égard ;
Vos moindres actions appelaient mon regard ;
Qu'il s'agît de cheval, de musique, d'escrime,
De poésie... adroit ou fort, brave ou sublime,
Vous vouliez que mon cœur en secret averti...

Sur un mouvement de don Juan qui se lève.

Oh ! ne dites pas non, je l'ai trop bien senti.
Vous faut-il des témoins, et tout récents encore ?

Montrant la rose qui est à terre.

Tenez, cette merveille unique, au teint d'aurore,
Mon image, m'avez-vous dit ; j'en ai baissé
Les yeux ; c'est fou, c'est faux, mais vous l'avez pensé ;

Et, quand vous me lisiez Horace tout à l'heure,
Oh ! cet accent si doux, si tendre et qui demeure
En moi, tel en effet que j'ai cru me pâmer,
Allez, pour le trouver, don Juan, il faut aimer.

DON JUAN, à lui-même, immobile.

Ta conscience crie, ô corrupteur infâme.
Pour la première fois je vois clair dans mon âme :
Voilà ce que j'ai fait depuis le premier jour
Et je le fais encor, vieil histrion d'amour !
Sans motif et sans but, pour parler, pour m'entendre,
Pour être en scène, ô Dieu, dans ce cœur pur et tendre
Je viens porter le trouble !...

Avec horreur, reculant vers la droite.

Ah ! mais qui suis-je donc ?
Don Juan ! le mal ? l'enfer ?

Avec désespoir, revenant vivement à Inès, qui s'est relevée puis assise dans le grand fauteuil.

Petite Inès, pardon !...

INÈS, stupéfaite.

Qu'avez-vous ?

DON JUAN, tremblant d'émotion, écroulé sur le petit siège où était Inès, pendant qu'il lui lisait Horace.

Mon enfant, je t'en conjure, oublie
Tout cela ; ce n'est pas vrai, c'est de la folie.
Je t'ai troublée, ô ciel !... ce que j'ai fait est mal ;
Décidément je suis un homme bien fatal,
Même sans le vouloir, même dans ma famille...

D'un ton suppliant.

Inès, ne m'aime pas.

INÈS

Pourquoi ?

DON JUAN

Mais, pauvre fille,
Parce que, pour pouvoir encore m'estimer,
Je ne peux, je ne veux, je ne dois pas t'aimer.

Brusquement, se levant.

Et je ne t'aime pas.

INES, douloureusement.

Oh !

DON JUAN, très doucement.

Non, je t'aime en père,
Tendrement, certe, mais c'est tout. Voyons, j'espère
Que c'est une lubie, un caprice d'enfant,
Un songe. M'aimer, toi !... mais tout te le défend ;
Mais regarde-moi donc ; que ton cœur reconnaisse
Sa folle erreur : quel crime ! égarer ta jeunesse,
Moi !... ne me laisse pas un tel remords...

Avec une menace contre lui-même.

Ou bien !...

D'un ton suppliant.

Aime ta mère, Inès, et ton père et Fabien,

Aime le ciel et Dieu... mais lave ta pensée
Des malsaines douceurs dont ma lèvre insensée
Souilla ton pur esprit de vierge ; hélas !... hélas !...
Non, non, je t'en supplie, Inès, ne m'aime pas.

INÈS, d'une voix haletante d'émotion.

Ah ! le puis-je à présent que vous avez fait naître
En moi qui l'ignorais avant de vous connaître
La soif et le besoin d'aimer ? Qui m'interdit
D'être heureuse à mon tour ? D'abord, vous l'avez dit,
Don Juan : « L'amour n'est pas un crime, c'est l'essence
« Divine de la vie ; il est toute innocence,
« Quand il s'épanouit avec sincérité...
« Il est toute noblesse, il est toute beauté. »
Mes parents ont aimé, blâmez-vous leur faiblesse ?
Quand la vie est cruelle et les frappe et les blesse,
Un seul mot du passé vient tout cicatriser.

DON JUAN

Leur amour était pur ; ils ont pu s'épouser.

INÈS

Epousez-moi.

Une grande rafale se fait entendre au dehors.

DON JUAN, en montrant une feuille morte apportée par la rafale et qui est tombée à ses pieds.

Tiens, vois ce que le vent t'apporte.
Rendras-tu sa verdeur à cette feuille morte ?

Montrant le parc où il commence à neiger.

Et, tiens, il neige ; entends cet autre avis moqueur :
Petite fleur naissante, il neige sur mon cœur.

INÈS, avec angoisse.

Non.

DON JUAN, douloureusement.

Je suis un vieillard.

INÈS

Non, la jeunesse même
Est moins jeune que vous, don Juan, et je vous aime.

DON JUAN

Ma pauvre chère enfant ! Tu m'aimes, tu le crois,
Mais dans dix ans, Inès, et peut-être dans trois,
Dans un, demain, demain !... Oui, tu hoches la tête,
Tu ne sais pas !... tes dix-huit printemps sont en fête ;
A ton âge béni tout paraît éternel ;
Mais dans dix ans, te dis-je, à l'instant solennel
Où l'amour deviendra pour toi, folle torture,
Un ordre impérieux et clair de la nature,
Epouse d'un vieillard insensible et falot,
Tu saurais !... Et tes jours ne seraient qu'un sanglot.
Ne m'aime pas, Inès, il en est temps encore.

INÈS, vibrante.

Il n'est plus temps, don Juan.

DON JUAN

Tais-toi.

INÈS, éperdue

Je vous adore.

DON JUAN, affolé.

Mais, quand je le voudrais... Oh ! tais-toi, par pitié !...
Je ne le pourrais pas, je suis...

INÈS

Oui, marié,
Je le sais.

DON JUAN, avec stupeur et reculant d'un pas.

Tu sais ?... Quoi ?...

INÈS, ardemment.

... Que celle-là dut être
Bien indigne de vous qui ne sut pas connaître
Un cœur où moi je lis comme en un livre ouvert
Et perdit son bonheur sans l'avoir découvert.

DON JUAN, avec une grande tristesse.

Qui te dit ?...

INÈS, affirmant avec force.

Si son âme élevée et fidèle
Méritait votre amour, vous seriez auprès d'elle.

DON JUAN, en regardant Inès avec une sorte d'effroi, comme si ces paroles étaient une terrible accusation contre lui, et reculant jusque vers le milieu du théâtre.

Oh !

INÈS, marchant sur lui, de plus en plus exaltée.

Mais votre malheur vint d'elle assurément ;
Quand l'existence est vide, on y marche en dément...
Vous êtes un blessé, je le sens, j'en suis sûre...
Et j'en souffre, et je veux guérir votre blessure,
Je le veux. Contre moi l'univers ameuté,
Sachez-le, ne pourrait rien sur ma volonté.
Vous avez dit encor : « Faux devoirs, faux scrupules
Sont des conventions basses et ridicules... »
Oui, oui, quand il s'agit d'une âme à secourir ;
Et je vous sauverai, quand j'en devrais mourir.

Elle tombe assise sur la banquette.

DON JUAN

O miracle d'amour ! Etre sublime, ô femme !...
Et le don Juan d'hier eût accepté cette âme !...
Quelle misère ! il faut que l'âge m'ait brisé
Pour que des profondeurs de mon être épuisé
Ma conscience, comme un nouveau-né, s'éveille
Et dans ta gloire enfin te contemple, ô merveille,
O femme !

Brusquement, s'asseyant à côté d'elle.

Oui, l'on a fait des lois ; sais-tu pourquoi ?
C'est pour te protéger des bandits comme moi,
Te sauver du néant de leur rage éphémère
Et garder tes enfants lorsque tu seras mère.

Avec un ricanement.

La famille ?... un désert, quand mon amour passait.

INÈS, avec une protestation de tout son être.

Oh ! l'amour de don Juan !

DON JUAN

Sais-tu bien ce que c'est
Que l'amour de don Juan, toi qui me révèles,
Toi qui verses en moi mille clartés nouvelles,
Toi, mon Messie ? Ecoute et tu vas le savoir :
C'est l'éternel mensonge ayant l'art d'émouvoir
Et, pour mieux s'emparer des âmes qu'il effleure,
Leur promettant la vie et leur donnant une heure,
Puis, lâchement, laissant le pauvre être avili
Dans l'affreuse stupeur de l'éternel oubli ;
C'est la ruse, en passant, déchirant l'innocence ;
Ah ! je me fais horreur ; maudite ma naissance,

Il se lève, puis regagne la gauche du théâtre en fuyant devant sa propre pensée.

Maudite !... fallait-il que cette heure sonnât ?...
J'ai pratiqué l'amour comme l'assassinat.

INÈS, haletante.

Non ! non, ce n'est pas vrai, non, vous mentez, je t'aime !

DON JUAN, désespéré, d'une voix très douce.

« Je t'aime ! » contre moi voilà leur anathème !
Pauvre ange ; ta pitié veut me guérir ? de quoi ?
La douce Elvire était un ange comme toi ;
J'ai pillé dans son cœur des trésors de tendresse

Et j'ai fui sans tourner les yeux vers sa détresse.
Ma vie est une fuite à travers vos douleurs.
Oh ! l'adorable Anna, si belle dans ses pleurs !...
Tu sais, les Ulloa ?... grand nom, maison prospère ;
Or, j'ai souillé la fille et j'ai tué le père.

Avec une sorte de terreur sourde.

Il avait la main froide et je la sens encor.
Toutes, toutes m'aimaient, m'aimaient jusqu'à la mort.

INÈS, affolée.

C'est faux, c'est faux !

DON JUAN, avec force.

C'est vrai. Les sublimes amantes !
Toutes se dévouaient, toutes étaient charmantes.

INÈS, de même

Non. Non. Non.

DON JUAN

Mon amour, c'est le ver, entends-tu,
Qui corrompt toute fleur, ronge toute vertu,
C'est la misère pour vos pauvres cœurs sans armes,
C'est pour vos pauvres yeux l'éternité des larmes.

INÈS, éperdue, allant à lui, les bras ouverts.

Non, je ne vous crois pas.

DON JUAN, reculant devant elle.

Des larmes !

INÈS

Devant Dieu
Vous mentez, c'est un rêve, une folie, un jeu.

DON JUAN, en fuyant.

Des larmes !...

Au moment où il va sortir, il se trouve en face de Fabien qui vient de paraître.

INÈS, apercevant Fabien. Avec un cri déchirant.

Ah !...

Elle sort éperdue par la gauche.

SCÈNE XIV

DON JUAN, FABIEN

FABIEN, à don Juan.

Pourquoi ce cri ?

Voyant que don Juan ne répond pas et demeure les yeux fixés sur la porte par où est sortie Inès.

Réponds, vieux drôle,

DON JUAN, bondissant sous l'outrage de Fabien

Hein ?

En se redressant comme un lion.

Viens te battre, allons ! Je rentre dans mon rôle.

FABIEN

Dis plutôt que tu vas rentrer dans le néant.

DON JUAN, avec une extrême violence.

Merci, fou, grâce à toi, je redeviens don Juan.

Ils sortent tous deux rapidement.

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Même décoration, mais la campagne est blanche de neige.

SCÈNE PREMIÈRE

CÉPHISE, puis CATALINON

CÉPHISE, entrant en scène par la gauche, portant plusieurs fois sa main à son cœur, comme une personne en proie à une grande émotion, puis s'arrêtant et regardant au dehors.

Cette neige en automne !... Est-ce un mauvais présage ?

Se retournant vers la chambre d'Inès.

Dieu ! qu'Inès m'a fait peur ! Elle avait le visage
D'une morte. Et ces pleurs maintenant, sans un mot !

A Catalinon, qui entre par le fond, à droite.

Ah ! monsieur, savez-vous ?...

CATALINON, en passant devant elle, d'un ton bourru.

Rien.

CÉPHISE, étonnée.

Rien ?

CATALINON, en se dirigeant vers la fenêtre de gauche.

C'est mon défaut
Principal, je ne sais jamais rien ;

En regardant à la fenêtre.

Mais j'augure...

CÉPHISE, vivement.

Vous augurez ?...

CATALINON, d'un ton léger.

Enfin je crois, je me figure,
J'imagine...,

Vivement, prêtant l'oreille.

Ecoutez !

CÉPHISE, inquiète.

Vous paraissez troublé.

CATALINON, en philosophe.

Moi ? non, je suis très calme.

Après un nouveau regard à la fenêtre.

Où diable est-il allé
Avec l'autre, une épée à la main ?

CÉPHISE, très émue.

Une épée
A la main ?...

Se retournant vers la chambre d'Inès.

Mais alors...

CATALINON

Vous, vous semblez frappée
De stupeur.

CÉPHISE, continuant.

Je comprends l'évanouissement
D'Inès.

CATALINON

Quoi ! la pauvrette...

En regardant au dehors.

Alors c'est clair.

CÉPHISE

Comment !
Vous croyez ?...

CATALINON

Que c'est clair ; ils sont allés se battre ;

En montrant l'escalier du fond.

Mon maître descendait les degrés quatre à quatre

Et cette hâte-là que je connais trop bien
N'annonçait rien de bon pour le jeune Fabien.

CÉPHISE, navrée.

Oh !

CATALINON

Je n'affirme rien, car j'ai perdu leur trace ;
Mais je sais que jamais mon maître ne fait grâce.
Qui le brave est malade et qui l'outrage est mort ;
J'ai vu mon homme à l'œuvre, il frappe juste et fort.

CÉPHISE

Pourtant il fut blessé.

CATALINON

Par une nuit très sombre :
Si de ceux qu'il blessa je vous disais le nombre !...
Allez ! bientôt ici les pleurs éclateront.

CÉPHISE

Oh ! c'est affreux.

CATALINON

Pour nous, le départ sera prompt,

Avec un ricanement amer.

Parbleu ! c'était trop doux de vieillir en famille !
Je me disais aussi : « Comme son regard brille !... »
Don Juan s'est retrouvé.

Avec un soupir.

C'est fini les beaux jours.
On va donc retraîner le boulet des amours !

Avec exaspération.

J'en ai pourtant assez de cette vie infâme.

CÉPHISE

Quoi !...

CATALINON

Le bagne, vous dis-je ; oh ! la femme ! la femme !

CÉPHISE, qui s'est rapprochée de la fenêtre de gauche. Vivement.

Voyez dons tous nos gens qui courent vers le bois.

CATALINON, en retournant vers la porte.

Quelque nouvelle.

CÉPHISE, portant la main à son cœur.

Oh ! Dieu

CATALINON, apercevant Francine et Rosita qui montent vivement l'escalier du fond.

Tenez, voici, je crois,
Les filles du fermier.

Après être remonté de trois pas.

Oui.

SCÈNE II

Les mêmes, ROSITA, FRANCINE

CATALINON, les arrêtant.

Qu'est-ce donc, petites ?

ROSITA, au dehors, accoudée à la fenêtre.

Ah ! Madame, monsieur, si vous saviez !

CATALINON

Quoi ?

CÉPHISE, impatiente.

Dites.

ROSITA

Un grand malheur ; j'étais avec ma sœur, là-bas,
Au bout du pré ; soudain nous entendons des pas...

CATALINON, vivement, pour hâter le récit.

Mon maître et le comte ?

ROSITA, étonnée.

Oui.

CATALINON, de même.

Donc ?

ROSITA

Voilà qu'ils s'arrêtent
Sans rien dire...

FRANCINE, avec un effroi rétrospectif.

Et, l'épée à la main, ils s'apprêtent
A se battre...

ROSITA, montrant Francine.

Alors, elle...

FRANCINE

Oh ! non, ce n'est pas moi,
C'est toi qui, la première, as crié.

ROSITA

Non, c'est toi.

FRANCINE

Enfin, nous avons eu si peur...

ROSITA, en montrant Francine.

Que tout de suite,
Sans cesser de crier...

FRANCINE

... Nous avons pris la fuite ;
Mais de loin...

ROSITA, ironique.

... De très loin...

FRANCINE

Nous avons regardé
Et nous avons vu...

CÉPHISE, avec émotion.

Quoi ?

FRANCINE

L'un d'eux, très décidé,
Frapper l'autre et s'enfuir, en laissant sur la route...

ROSITA, rectifiant.

Dans le fossé, Francine...

CATALINON

Un cadavre, sans doute.

CÉPHISE, très émue.

Et... lequel est tombé ?

ROSITA

Le jeune,

FRANCINE

Non, le vieux.

ROSITA

Comment le saurait-elle ? Elle a fermé les yeux.

CÉPHISE, d'un ton de reproche

Au lieu de s'élancer vers ce pauvre jeune homme !

FRANCINE

Moi ! voir un mort !

CÉPHISE

Peut-être un blessé,

FRANCINE

C'est tout comme.

CATALINON, à Rosita.

Enfin ?

ROSITA

Voilà.

FRANCINE

C'est tout.

CATALINON, les congédiant du geste.

Bien, mes enfants, merci.

Francine et Rosita repartent par l'escalier du fond. A Céphise.

Et c'est en fiancé qu'il revenait ici !

CÉPHISE, en montrant la porte du fond.

Ah ! vite !

Elle remonte vivement.

CATALINON

Ils vont avoir un bel épithalame !

CÉPHISE, s'arrêtant en voyant entrer Isabelle.

Silence !

SCÈNE III

CATALINON, CÉPHISE, ISABELLE, PUIS DON JOSÉ

ISABELLE, en entrant.

Eh bien ? Inès n'est pas ici ?

CÉPHISE, hésitante et troublée.

Madame,

Elle est...

ISABELLE, étonnée de son hésitation

Où ?

CÉPHISE, de même.

Dans sa chambre.

ISABELLE

Allez lui dire...

CÉPHISE, de même, en se dirigeant vers la gauche.

Bien.

ISABELLE, l'arrêtant du geste.

Un moment ! dire quoi ?

CÉPHISE, de plus en plus troublée.

Quoi ?

ISABELLE

Qu'avez-vous donc ?

CÉPHISE, de même.

Rien.

ISABELLE, avec une vague inquiétude.

Je vous trouve un air...

CÉPHISE, essayant de sourire.

Moi ?

CATALINON, à Céphise, voyant entrer don José.

Le comte.

CÉPHISE, bas, à Catalinon.

Je frissonne.

DON JOSÉ, en entrant par la porte du fond.

Céphise, où sont nos gens ? Je ne trouve personne.

CÉPHISE, de plus en plus troublée.

J'ignore...

ISABELLE, avec une impatience inquiète, en montrant la chambre d'Inès.

Inès est là ?

CÉPHISE, de même.

Je...

Pour échapper.

Je vais la chercher.

S'arrêtant.

En tout cas je n'ai, moi, rien à me reprocher.

Elle sort vivement par la porte du fond.

ISABELLE, en regardant don José avec étonnement.

Que signifie ?...

DON JOSÉ, à Catalinon.

Où donc est don Juan, je vous prie ?

CATALINON, hésitant.

Mon maître ? Je l'ai vu là-bas, vers la prairie.

DON JOSÉ, étonné, en montrant le parc blanc de neige.

Hein ? Sous la neige ?

CATALINON, jouant l'étonnement.

Il neige ?

DON JOSÉ, à Isabelle.

Et Fabien ?

ISABELLE, avec une inquiétude croissante.

Je ne sais.

CATALINON, d'une voix nerveuse.

Monsieur, les jeunes gens sont parfois trop pressés
De montrer leur bravoure à venger un outrage ;
Mais ce n'est pas le tout d'être homme de courage,
Et, lorsque l'on s'attaque à plus puissant que soi...

DON JOSÉ, vivement, avec crainte.

Mon filleul et don Juan se sont battus ?

Avec une émotion croissante, en voyant que Catalinon ne répond pas.

Pourquoi ?

CATALINON, vivement.

Monsieur, je ne sais rien, non, rien, je vous je le jure,

Pas plus le résultat du combat que l'injure :
L'un, dit-on, a blessé l'autre ; lequel des deux ?...
Vos gens sont allés voir. Je cours au-devant d'eux.

Il sort en courant.

SCÈNE IV

ISABELLE, DON JOSÉ

DON JOSÉ, en regardant Isabelle avec stupeur.

L'un des deux a blessé l'autre ?

ISABELLE, allant vers l'image de la Vierge.

Sainte Madone,
Priez pour le coupable et que Dieu lui pardonne.

DON JOSÉ, farouche.

Lui pardonne ? non, non, ne lui pardonne pas,
Si...

D'une voix menaçante.

Je n'ai plus vingt ans, l'âge alourdit mon bras,
Mais je te jure bien, quel que fût l'adversaire,
Que je retrouverais la force nécessaire
Pour remettre d'aplomb mon honneur en danger,
Si je croyais avoir une honte à venger !

ISABELLE

José, quelle folie !... un tel doute !

DON JOSÉ

Ah ! nous sommes
Des parents criminels. Il faut juger les hommes
Sur leurs tares et non sur notre fol espoir
Qu'on peut les relever quand ils ont pu déchoir.
Ne connaissions-nous pas cette âme inassouvie
De débauche, insoumise aux règles de la vie,
Que rien, honte ou péril, ne peut intimider,
Qui n'aime rien au monde et veut tout posséder,
« Des yeux tous les rayons, du cœur toutes les femmes. »
Il l'a dit et ce sont des paroles infâmes,
Et c'est près de ce fou cynique et triomphant
Que j'ai laissé traîner le cœur de mon enfant !

ISABELLE, avec effroi

José ! Croire qu'Inès, Inès qui nous adore...

DON JOSÉ, en lui prenant les mains.

Il est tout naturel que ta belle âme ignore
Le mal et l'ignorance expose à s'égarer ;
Mais moi, moi !... Je n'avais pas le droit d'ignorer.
Père aveugle ! la faute est à moi tout entière.

ISABELLE

Mais je connais ma fille, elle est droite, elle est fière.

DON JOSÉ

Par sa droiture même elle est à la merci
D'un imposteur.

ISABELLE

O Dieu ! mon enfant !

DON JOSÉ, montrant Inès qui sort de sa chambre et s'arrête immobile et inquiète, en regardant ses parents

La voici.

SCÈNE V

Les mêmes, INÈS, puis FABIEN

ISABELLE, à Inès, d'une voix tremblante d'émotion.

Viens, Inès, nous voulons savoir quelle chimère
Te hante ?

INÈS, troublée, inquiète, s'approche en cherchant à lire dans le regard de ses parents. A Isabelle.

Moi ? Comment ?

En se retournant vers don José.

Pourquoi ?

DON JOSÉ, sévère.

Parle à ta mère.

ISABELLE, en la regardant profondément.

Je te trouve un front triste, un teint décoloré,
Un œil vague... et rouge.

Sur un mouvement d'Inès.

Oui, rouge d'avoir pleuré.

INÈS, en baissant les yeux, très troublée.

Ma mère...

ISABELLE, très douce et très maternelle.

Quelle est donc cette douleur intime
Que j'ignore et de qui, ma fille, es-tu victime ?
De ton esprit rêveur d'où la sagesse a fui,
Ou de quelque... pervers ? de toi-même ou d'autrui ?

INÈS, vivement.

Oh ! de personne.

Essayant de sourire.

Un rêve, oui, parfois vous effleure,
Rien qu'un rêve ; on devrait en rire et l'on en pleure,
C'est vrai, l'on ne saurait même dire pourquoi...

Tristement, avec une arrière-pensée douloureuse.

Puis le rêve s'envole... et c'est tout, croyez-moi.

ISABELLE

En vérité, c'est tout ? Cherche bien en toi-même.

DON JOSÉ

C'est un vain songe, Inès, qui t'a fait ce front blême ?

Voyant qu'elle ne répond pas, la scrutant du regard.

Ton esprit bien longtemps en fut donc agité ?
Un songe... aussi vivant que la réalité ?

Un court silence. Voyant qu'elle ne répond toujours pas.

Quel est dans ton cerveau le trouble qui s'opère ?
Tu ne sais pas pourquoi tu pleures ?

INÈS, *de même, craintive.*

Non, mon père.

DON JOSÉ, *en la regardant fixement.*

C'est étrange ; du moins peut-être sauras-tu
Pourquoi, comment, avec qui Fabien s'est battu ?

INÈS, *suffoquée.*

Vous dites ?

DON JOSÉ

Qu'en ce duel le sort lui fut contraire
Et qu'il tomba.

INÈS, *avec une douloureuse épouvante*

Fabien ! mon cher Fabien !... mon frère !

ISABELLE, à don José.

José, tu l'entends ?

DON JOSÉ

Oui, ce cri me fait du bien.

A Inès, qui remonte vers le fond.

Mais, dis, qui donc a pu se battre avec Fabien ?

INÈS

Ah ! ne l'accusez pas, père, il est incapable
De mal faire.

DON JOSÉ

Qui ?

INÈS, osant à peine répondre.

Lui.

D'une voix ardente.

Je suis seule coupable.

DON JOSÉ, très ému.

Coupable ?

INÈS, de même

Oui, je l'aimais.

Vivement, pour l'empêcher de parler.

Ne dites rien. Je sais.

En regardant alternativement son père et sa mère.

Tous les deux je vous ai gravement offensés ;
Je n'avais pas le droit de me montrer si prompte
A disposer sans vous de mon cœur ; j'en ai honte,
Mon père, et je sens bien que je n'ai pas agi
Comme une fille noble ; allez, j'en ai rougi
Cruellement, depuis que je rentre en moi-même,
Et je hais mon erreur.

Relevant la tête, comme illuminée.

Mais, devant Dieu, si j'aime,

Vivement, sur un mouvement de don José.

Ou si je crus aimer (je ne sais plus vraiment,
Tant ma tête se perd en cet affreux tourment),
Ce ne fut toujours point par un simple caprice,
Mais pour être à jamais la sœur consolatrice,
L'ange gardien d'un pauvre et triste abandonné
Afin qu'il crût au ciel et ne fût point damné.
Le rendre à Dieu, ma mère, était-ce un rêve infâme ?
C'est pour le racheter que je perdais mon âme.

Vivement, sur un mouvement d'Isabelle.

J'eus tort ; elle est à vous ; aux siens on est lié,
Et ce Dieu me punit de l'avoir oublié.

Avec désespoir.

Comme en ses châtiments, mère, il se fait connaître !
Fabien blessé pour moi ! Fabien tué peut-être !

Non, non. Je ne veux pas, non, que je meure avant
De le savoir ! Fabien mort !...

Avec un grand cri de joie, en voyant entrer Fabien par le fond.

Ah ! vivant, vivant !

Elle court à lui comme pour se jeter dans ses bras.

FABIEN, avec une émotion triste.

Inès...

INÈS, s'arrêtant court, avec effroi.

Mais alors ?...

FABIEN, de même.

Quoi ?

INÈS

La force m'abandonne.

Avec effort, timidement.

Lui ?...

FABIEN, froid et sombre.

Sois sans crainte, il vit.

INÈS, toujours inquiète et timide.

Blessé ?...

FABIEN, de même.

Non.

INÈS, vivement.

Non ?

Se maîtrisant.

Pardonne,
Mais ce mot-là m'épargne une grande douleur ;
Je n'aurai pas été la cause d'un malheur.
Si tu ne me hais pas, il n'en est plus à craindre.
Fabien, sois généreux, ta sœur est bien à plaindre.

Elle sort en proie à un grand trouble.

SCÈNE VI

ISABELLE, DON JOSÉ, FABIEN

DON JOSÉ, douloureusement.

Quel est notre degré d'infortune, Fabien ?
Que sais-tu ? Que crois-tu ?

FABIEN, avec une lassitude triste.

Ne me demandez rien,
De grâce, je ne sais que ce que je suppose.

DON JOSÉ

Pour supposer, tes yeux ont donc vu quelque chose ?

FABIEN

Des larmes.

DON JOSÉ, incrédule.

Rien de plus ? Et c'est pourquoi là-bas...

Il montre le parc.

FABIEN, voulant l'arrêter.

Monsieur !

DON JOSÉ, insistant.

Tu t'es battu ?

FABIEN, sombre.

Ne m'interrogez pas ;
Don Juan n'est pas blessé, je vis, laissons le reste.

DON JOSÉ

Permets-moi de maudire au moins ce jour funeste,
Puisqu'il met fin à tous les rêves que je fis
Et me ravit l'espoir de te nommer mon fils.

ISABELLE, confirmant les paroles de don José.

Nous ne nous plaindrons pas ; nous payons notre faute

D'une voix entrecoupée par l'émotion.

Et nous t'avons, Fabien, en estime trop haute
Pour voir un jour de plus en toi le fiancé
D'une enfant sur laquelle un soupçon a passé...

FABIEN, étonné.

Quel soupçon ?

ISABELLE, osant à peine exprimer sa pensée.

Ce que... tu supposais tout à l'heure ;
Moi, pauvre mère, hélas ! je ne sais rien, je pleure.

DON JOSÉ, farouche.

Moi, je hais.

Avec un geste qui semble dire : PATIENCE.

C'est pour l'homme un durable plaisir ;
On aime en se hâtant, mais on hait à loisir.
J'ai le temps, j'ai le temps d'approfondir ma honte,

L'œil étincelant.

Mais alors !...

FABIEN, qui les a écoutés tous deux avec stupeur, éclatant.

Ah ! c'est trop ! Le rouge au front me monte
D'entendre formuler ces soupçons insensés ;
Malgré tout mon respect, monsieur, assez ! assez !

DON JOSE, stupéfait.

Fabien...

FABIEN

Quoi ?... C'est Inès que votre doute offense !
Il faut que ce soit moi qui prenne sa défense !

Contre son père, hélas ! Contre sa mère, ô cieux !
Vous ne savez donc pas regarder dans les yeux ?
Votre amour n'a donc pas compris l'aveu suprême
Contenu dans ces mots : « Je suis à plaindre. » Elle aime,
Mais combien chastement, purement, saintement,
Puisqu'elle ne ment pas !... Quand on fait mal, on ment.
« Je suppose, » ai-je dit ? Oui, je sens, je devine
Que son cœur s'est donné... d'une façon divine,
Dans un sublime élan d'adorable bonté...

ISABELLE, vivement, à don José.

Mais oui, José, dans un élan de charité.

FABIEN, en montrant la place où Inès est accourue vers lui.

Quel beau geste à ma vue, honnête, franc, rapide !...
Et vous n'avez point lu dans ce grand cœur limpide,
Dans ce cœur...

S'arrêtant court.

Qu'est-ce donc ? je discute vraiment.
On ne discute pas l'éclat du diamant.

ISABELLE, le regard illuminé de joie.

Ah ! Fabien !

DON JOSÉ, l'arrêtant du geste, à Fabien.

Mais don Juan ? connais-tu sa puissance
Capable d'étourdir la plus sainte innocence,
D'égarer...

Don Juan paraît au fond, voit qu'on parle de lui, entre, écoute et passe derrière la draperie du fond.

FABIEN, *impétueusement.*

Non, non, non.

Après un temps, gravement.

Je le défends aussi.
S'il fit ailleurs le mal, il est sans tache ici.
Je vous surprends par ce changement de langage :
Moi-même je m'étonne et cependant j'engage
Mon honneur qu'en dépit de ses témérités,
Même s'il fut épris, il vous a respectés.
Croyez-moi, comme vous, sur de vagues paroles,
Sur un cri, j'avais fait des conjectures folles,

Vivement, sur un mouvement de don José.

Oh ! contre don Juan seul, et je voulais sa mort.
Insensé ! je l'outrage ; il pâlit tout d'abord,
Et, l'œil en feu, me dit d'une voix rude et fière :
« Viens te battre ! » Je sors, il suit ; sur la lisière
Du bois nous dégainons ; je l'attaque... et voici
Que lui, sans riposter et soudain radouci,
Tourne en parant mes coups, puis, sur la pente lisse,
Neigeuse du fossé, me désarme ; je glisse,
Je roule... et me relève : il avait disparu
En me criant : « Ingrat ! » Quoi donc ? qu'avais-je cru ?
J'ai bondi, mais le mot résonne en moi, m'éclaire,
M'arrête... et je perçois l'erreur de ma colère
Et le sens vrai du cri d'Inès qui m'affolait...
Je condamnais cet homme alors qu'il s'immolait !

DON JOSÉ, gravement.

Fabien, nous dis-tu là le fond de ta pensée
Ou n'offres-tu qu'un baume à notre âme blessée ?

FABIEN

Je jure...

DON JOSÉ, l'arrêtant d'un geste solennel.

Tu réponds d'Inès ?... de sa vertu ?...
Si nous te la donnions encor, la prendrais-tu ?

FABIEN, avec feu.

Par le ciel ! si son cœur m'accepte et me rappelle
A lui, j'en fais serment, là, dans votre chapelle,
A l'instant je l'épouse et l'adore à genoux,
En bénissant l'honneur d'être enfin son époux.

ISABELLE, dans une explosion de joie.

Ah ! Fabien, mon enfant ! Dieu ! tu me rends la vie ;
Ta confiance est noble et haute, et je t'envie ;
J'ai douté, moi, sa mère !... et j'apprends en ce jour
Que l'instinct maternel voit moins clair que l'amour.

Avec une hâte fébrile.

Mais elle a des pensers dont il faut la distraire,
Viens, tu lui parleras doucement, comme un frère.

FABIEN, tristement.

Hélas ! oui, comme un frère ; après don Juan, toujours.
Celles qui l'ont aimé n'ont plus d'autres amours.

Arrêtant du geste Isabelle qui veut parler.

Quand son image s'est gravée en leur pensée,
C'en est fait, par nulle autre elle n'est effacée,
Spectre de l'Idéal, trompeur, funeste, mais...
Que tous les dévouements n'éclipseront jamais.
Qu'importe ? Il faut sauver Inès de sa folie ;
Aimer, c'est s'oublier ; sauvons-la, je m'oublie.

ISABELLE, lui tendant les deux mains.

Mon cher fils.

DON JOSÉ, avec un geste brusque et un éclat soudain.

Eh bien, non !

A Fabien.

Non, je n'accepte pas
Ton sacrifice ; un jour, te mettant dans mes bras,
Ton père dit : « Je meurs, tiens, prends et me remplace ;
Je te donne à garder tout l'espoir d'une race. »

Les yeux au ciel.

Ne crains rien, pauvre mort, j'en serai bon gardien.

A Fabien.

C'est trop d'un doute ; Inès n'est plus pour toi, Fabien ;
Quant à lui !...

Il prend son épée et son chapeau.

FABIEN, voulant l'arrêter.

Vous voulez ?...

DON JOSÉ

Le voir sans plus attendre.

FABIEN et ISABELLE, effrayés.

Mais...

DON JOSÉ, se dégageant.

Laissez-moi.

Il sort vivement.

SCÈNE VII

ISABELLE, FABIEN, DON JUAN

FABIEN, après un moment de silence,
les yeux tournés vers la porte par où est sorti don José, avec regret.

Pourquoi voir don Juan ?

DON JUAN, sortant de la baie du fond
et descendant en scène. D'une voix grave et douce

Pour l'entendre.

ISABELLE, suffoquée, en voyant don Juan.

Vous, don Juan ?... Vous avez surpris...

DON JUAN, de même.

Votre entretien,

Oui.

Montrant Fabien.

Je voudrais parler à ce jeune homme.

ISABELLE, très émue, avec une hésitation,
en jetant un dernier regard inquiet sur les deux hommes.

Bien.

Elle fait mine de sortir.

DON JUAN, l'arrêtant du geste.

Oh ! demeurez !...

Isabelle redescend, don Juan se rapproche de Fabien.

DON JUAN, en souriant.

D'abord, pardonnez-moi ma fuite :
Si je vous avais pu désarmer tout de suite...

FABIEN, d'un ton de reproche.

Pourquoi me désarmer ?

DON JUAN, très calme et toujours souriant.

Pour voir si votre bras...

FABIEN

Monsieur, l'on tue un homme, on ne s'amuse pas
De lui.

DON JUAN, de même.

Je ménageais votre jeune courage.

FABIEN

De grâce, brisons là, votre pitié m'outrage.
Suis-je un enfant qu'il faut tout au plus désarmer ?

DON JUAN, avec exaltation, en lui prenant les mains.

Oui, tu n'es qu'un enfant... que j'aime et veux aimer.
Un enfant pour mon cœur, mais un enfant superbe.
Ah ! tu t'es bien battu.

A Isabelle.

Sans un faux pas dans l'herbe,
Je ne sais trop ce qu'il fût advenu de nous.

A Fabien.

Par ma foi ! j'admirais la vigueur de tes coups
Et je te contemplais, mon fils, avec envie,
Toi qui voulais ma mort, quand je voulais ta vie,
Pressentant, devinant la générosité
De ton être qui n'est que noblesse et fierté,
Qui resplendit de force et de beauté morale ;
Droiture, honneur, j'avais sous les yeux un vrai mâle,
Et j'étais fier de mon adversaire, entends-tu ?
Et je cherchais en moi le prix de ta vertu,
Et je croyais l'avoir trouvé, niais suprême,
Me flattant que j'allais t'enseigner comme on aime,
Et surtout par quels traits un jeune être est charmé,

Par quel art on est sûr de plaire et d'être aimé !...
Et voici que soudain je t'entends, je t'écoute,
Et que, d'un mot, tu mets ma science en déroute,
Et que c'est moi qui prends, pour m'en illuminer,
Cette leçon d'amour que j'espérais donner !
« Aimer, c'est s'oublier, » s'oublier, mot immense
Qui me dit ta sagesse et m'apprend ma démence
Et me révèle enfin que ta sublime foi
Doit inspirer l'amour parce qu'il est en toi ;
L'amour simple et puissant, l'amour sans analyse,
Le seul qui soit durable et qui s'immortalise
Et de l'âge et des cœurs soit toujours triomphant
Et que c'est toi le maître, et que c'est moi l'enfant.

FABIEN, très ému.

Don Juan !

DON JUAN, de plus en plus vibrant.

Ah ! la sottise. Ah ! l'ignorance épaisse,
L'aveuglement fatal des fous de mon espèce :
Je trouve tes pareils radieusement beaux ;
C'est pour vous que l'amour alluma ses flambeaux ;
Nous avons des hasards et vous des certitudes,
Nous des plaisirs furtifs, vous des béatitudes ;
Vous êtes la lumière et nous l'obscurité ;
A nous la mort du cœur, à vous l'éternité.

Empêchant Fabien de lui répondre.

J'ai dû cette réponse aux paroles si nettes
Dont tu m'as défendu : je sais payer mes dettes.
Va retrouver Inès.

Lui saisissant la main et le regardant droit. Avec solennité.

Fabien, ton cœur m'entend ?

Elle est pure.

ISABELLE, à part, heureuse, en portant la main à son cœur.

Ah !

DON JUAN, vivement, après avoir jeté un coup d'œil au dehors.

Voici José, va-t'en !

Il l'attire à lui et l'embrasse, dans une émotion brusque.

Va-t'en !

Fabien sort.

SCÈNE VIII

DON JUAN, DON JOSÉ

DON JOSÉ, entrant rapidement, d'une voix étranglée.

Ah ! te voilà ! je veux...

Isabelle veut aller au-devant de don José pour s'interposer.

Don Juan l'arrête d'un geste qui semble dire : JE VOUS EN PRIE.

DON JUAN, d'une voix âpre et saccadée, à José.

Quoi ? me demander compte

De mes crimes, de mes trahisons, de ta honte ?
Je t'ai déshonoré ? Je suis sans foi ni loi ?
C'est bien cela ? fais vite, allons, provoque-moi.

DON JOSÉ, d'une voix tremblante d'émotion.

Juan ! Juan ! tu vois un père en d'horribles alarmes ;
Je ne sais que penser ; j'ai vu ma fille en larmes...

DON JUAN, l'interrompant.

De quoi m'accuses-tu ?

DON JOSÉ

Mais...

DON JUAN

D'avoir égaré,
Mieux encor, n'est-ce pas ?... souillé, déshonoré
Cette adorable enfant, cette vierge idéale
Dont l'âme vers les cœurs, comme un parfum, s'exhale,
Dont...

DON JOSÉ

Tais-toi, malheureux, tu parles en amant.

ISABELLE

José !...

DON JUAN

Je te jure...

DON JOSÉ, brutalement.

Oh ! ne fais pas de serment,
Je ne te croirais pas, je ne pourrais te croire.

DON JUAN, violent.

José !...

DON JOSÉ

Tout ton passé me bout dans la mémoire.

DON JUAN, même jeu.

Mais...

DON JOSÉ

Mais pour ton bonheur, je me souviens aussi
Que longtemps je t'aimai comme un frère...

En suffoquant.

Eh bien... si...

Il n'achève pas.

DON JUAN, d'un ton pénétrant.

Si quoi, José ?...

DON JOSÉ, de même.

Si tu l'as oublié, répare,
Sans qu'une tragédie... à jamais nous sépare,
Et, puisqu'enfin de toi notre enfant s'affola,
Rassure notre honneur, elle est à toi, prends-la.

Voyant que don Juan le regarde avec stupeur, sans répondre et arrêtant d'un geste impérieux Isabelle qui veut protester.

Tu le peux, c'est pourquoi je fléchis de la sorte ;
Je sais qu'en son couvent ta pauvre Elvire est morte.

DON JUAN, regardant d'abord don José avec une sorte d'effroi, puis, d'une voix éclatante.

Elvire est morte !

DON JOSÉ, étonné.

Quoi ! tu ne le savais pas ?

DON JUAN

Non.

Sombre.

Morte !

DON JOSÉ

Quelques jours avant ton duel.

DON JOSÉ, en proie à mille réflexions.

Hélas !

DON JOSÉ, vivement.

Tu soupires ? ton cœur n'est pas éteint ? il vibre ?
Rends-moi donc le repos, te voici libre.

DON JUAN, douloureusement.

Libre !

Avec un geste d'angoisse impatiente.

Ah ! pourquoi m'as-tu dit cela ?

Il remonte vivement vers sa chambre, assailli par mille pensées nouvelles et contradictoires.

DON JOSÉ, voulant le retenir.

Don Juan ...

DON JUAN, de même.

Pourquoi ?

SCÈNE IX

DON JOSÉ, ISABELLE, puis CÉPHISE, puis CATALINON

ISABELLE, retenant don José qui veut suivre don Juan.

Ce n'est pas ton dessein ?...

Voyant qu'il ne répond pas, hésitant sur ce qu'il doit faire.

Dis, José, réponds-moi :
Tu n'offres pas ta fille à don Juan, je l'espère.

DON JOSÉ, brusquement.

Pourquoi non ?

ISABELLE, douloureusement.

Un époux plus âgé que son père !
A ce cœur de vieillard unir ce cœur d'enfant !

DON JOSÉ

L'honneur l'exige.

ISABELLE, vivement.

Et la nature le défend.

Dans un sentiment de révolte anxieuse et violente.

Inès ne l'aime point : un songe l'a troublée ;
Mais, quand sa folle erreur lui sera révélée
Par le temps, par les faits, par son cœur vide et las,
Elle nous maudira, ne te le dis-tu pas ?
Vous ne vivez que pour des mots, vous autres hommes ;
S'il est vrai que l'honneur soit avec vous, nous sommes
Avec la vérité, nous.

Sur un mouvement de don José, avec force. L'empêchant de répondre.

L'honneur !... Quel honneur ?...
Le tien.

DON JOSÉ, vivement.

Le sien.

ISABELLE

Et que fais-tu de son bonheur ?
Tu n'y penses donc pas ? Sais-tu que c'est un crime ?

Mouvement de don José. Vivement, avec autorité.

Toute femme qui souffre est au bord d'un abîme :
Son désenchantement peut la perdre, entends-tu ?
Tu tiens à son honneur ?... Je tiens à sa vertu.

DON JOSÉ

Mais...

ISABELLE, avec une ardente conviction.

Mais d'abord elle est sans tache, je le jure,
Quand on regarde droit ceux qu'on aime, on est pure ;

Changeant de ton ; avec une tendresse émue.

De grâce, mon ami, n'ajoutons pas un mot.
C'est la première fois que je parle si haut,
Tu le sais, devant toi, que j'aime et que j'honore,
Mais...

DON JOSÉ, très ému lui-même, arrivant à se calmer.

Ne t'excuse pas, parle plus haut encore :
Ton cœur a les clartés de l'amour maternel.
Et je sens que je viens d'être injuste et cruel ;
J'ai sans preuve outragé mon hôte ; c'est indigne ;
Et s'il est innocent... Oui, les yeux sont un signe ;
Quand on regarde droit, on est pur, en effet.
Don Juan me regardait dans l'âme...

Avec un violent regret

Ah ! j'ai mal fait,

D'un ton résolu, dans un sentiment de réparation.

Et je le lui dirai,

Montrant la chambre d'Inès.

Toi, retourne vers elle.

CÉPHISE, entrant vivement, très effrayee.

Madame.

ISABELLE

Qu'avez-vous ?

DON JOSÉ, de même.

Parlez,

CÉPHISE

Mademoiselle
Est tombée en faiblesse.

DON JOSE

Inès !

ISABELLE, courant vers la chambre de gauche.

Ah ! mon enfant !

DON JOSÉ, de même.

Vite !

Il sort à la suite d'Isabelle et suivi de Céphise. Catalinon qui

vient d'entrer par le fond à droite et a entendu les paroles de Céphise, les regarde sortir tristement.

SCÈNE X

CATALINON, puis DON JUAN

CATALINON, seul, indiquant la chambre de don Juan.

Encore une fois le voilà triomphant.
Des pâmoisons, des pleurs, un cœur de jeune fille
Meurtri, le désarroi dans toute une famille,
Le malheur s'installant par lui dans la maison
D'un ami... Quelle honte !...

Avec une commisération plus indulgente.

Ou quelle déraison
Plutôt ! car c'est le mot ; parfois je me sens blême
De rage... et je le plains ; il m'indigne, et je l'aime.

Avec un léger haussement d'épaules.

Pauvre homme !

Avec des mouvements inquiets.

Ah ! j'ai le cœur oppressé. Pourquoi donc ?

Allant vers la chambre de don Juan.

Il est chez lui, sans doute.

Entr'ouvrant la porte et jetant un coup d'œil dans la chambre.

Oui.

Il referme vivement la porte et s'en éloigne. La porte se rouvre, don Juan paraît.

DON JUAN, sur la porte.

Que veux-tu ?

CATALINON, ne sachant que répondre.

Pardon,

Je...

DON JUAN

Tu ?...

CATALINON

Je m'alarmais de vous.

DON JUAN, descendant,
avec un geste qui repousse toute commisération.

Oh ! je t'en prie.

Avec un sourire amer.

Laisse faire au destin qui nous mène ; il varie
A son gré nos plaisirs, nos douleurs, nos dangers ;
Il souffle et nous tournons comme fétus légers.
Où qu'il lui plaise faire envoler nos poussières,
Va, cela ne vaut point de rougir tes paupières.
Cesse de t'alarmer et ne pleure jamais
Surtout.

CATALINON, avec émotion.

Et si pourtant, monsieur, je vous aimais ?

DON JUAN, étonné.

Toi ?

CATALINON, de même, d'un accent persuasif.

Si je vous aimais, et que je devinasse [menace ?
Qu'un grand tourment vous tient, qu'un malheur vous

DON JUAN, en le regardant dans les yeux.

Quel malheur ?

CATALINON, avec une sorte d'inquiétude instinctive.

Ah ! qui sait ?...

Reprenant d'une voix plus émue.

Ne pourrais-je en ce cas
Vous dire : « Qu'avez-vous ? »

DON JUAN, après une hésitation.

Tu ne comprendrais pas

CATALINON, en le regardant avec une affection humble.

Moi ? vous méprisez trop mon humble intelligence ;
Jugez vos serviteurs avec plus d'indulgence ;
Au service des grands nous prenons des leçons,
Nous sommes vos valets, mais nous vous connaissons,

Vivement, sur un mouvement de don Juan.

Et, quand nous vous aimons surtout.

Plus timidement.

Oui, mon bon maître,
Jusqu'au fond de vos cœurs notre regard pénètre :
Vous voudriez en vain nous cacher vos douleurs,
Même dans vos yeux secs nous devinons vos pleurs.

DON JUAN, *étonné et ému.*

Catalinon.

CATALINON, *avec une émotion plus pénétrante.*

De grâce, excusez ma franchise,
Monsieur, je ne suis pas un sot qui cathéchise,
Mais un vieux serviteur qui sent que vous souffrez
Et qui vous dit : « Mon cœur est près de vous : pleurez. »

DON JUAN, *le considérant longuement*
avec une surprise attendrie.

Quoi ! tout ce qui fut nous s'use et court au naufrage,
L'amour s'éteint, hélas ! l'amitié nous outrage,
Tout meurt, et cependant nous foulons sous nos pas
Ces humbles dévouements que nous ne voyons pas

Avec une expression de soulagement.

Je ne suis donc pas seul en ma sombre aventure,
Je trouve une âme à qui confier ma torture !...

CATALINON, *agenouillé,*
en baisant la main que son maître vient de lui tendre

Oui, monsieur.

D'une voix à la fois timide et ardente.

Ah ! daignez m'en croire : à Marana
Vous goûteriez la paix du cœur ; la douleur n'a
Qu'un temps ; on vit dans la beauté de la campagne ;

Plus hésitant.

Et... si... vous le vouliez... quelque noble compagne,

Achevant rapidement.

Un jour, vous en ferait un paradis.

DON JUAN, avec un geste grave.

Tais-toi.

CATALINON, dans une expansion naïve.

Hélas ! vous voir heureux, c'était mon rêve, à moi.

DON JUAN, sombre et amer.

Heureux !... Quel est ce mot ?

D'une voix ardente, en s'asseyant, sans retirer sa main.

Toi qui connais ma vie,
Qui l'as toujours jugée et blâmée et servie,
Que j'eus pour sentinelle au seuil de tout boudoir,
Qui sais tout, qui me fais l'effet de mon miroir,
Toi qui n'as point flatté les erreurs de ton maître,
Pauvre Catalinon, toi qui m'aimes peut-être,

Avec un geste qui semble dire : « Je te crois ».

Oui !

D'une voix grave, mais toujours ardente.

Tu peux bien m'entendre.

Les yeux au ciel.

Où serons-nous demain ?

Se levant ; d'une voix âpre, à Catalinon qui s'est levé aussi.

Sache que ma misère est d'un poids surhumain.
Si je me mariais, dis-tu ? Soit ! Je suppose

Comme illuminé par la vision d'Inès, mais douloureusement.

Qu'une femme, une enfant, fleur d'avril, blanche et rose,
Synthèse de tout charme et de toute beauté,
Eut assez d'innocence ou de témérité
Pour me dire : « Je suis à toi. » Folie étrange !...
Si j'entendais ces mots de cette lèvre d'ange,
J'éprouverais autant de douleur et d'effroi
Que si sa haine avait éclaté contre moi ;
Car, malgré tout l'attrait des délices offertes,
L'espoir, en un tel cœur, des saintes découvertes,
Le parfum d'infini versé par ce printemps,
L'usure de mon cœur est telle, tu m'entends,
Que je ne saurais plus regarder en moi-même
Et serais impuissant à dire si je l'aime,
Horrible nuit de l'âme où je marche à tâtons !...

Dans une violence nerveuse, allant vers sa chambre.

Ah ! fuir ! fuir ! échapper !... partons ! partons ! partons !

CATALINON, *voulant le calmer.*

Monsieur...

DON JUAN, s'arrêtant court
l'œil hagard, en lui saisissant la main.

Et si vraiment j'aimais...

Avec un doute profond.

Plus d'un jour...

Aprement.

Songe
A mon âge. Une enfant !... l'aimer, moi, quel mensonge !
Puis c'est elle demain qui ne m'aimerait pas.
Quel néant dans son cœur ! Que d'amants sur ses pas !
Quel rire sur les miens !

Se faisant honte à lui-même.

Je divague, elle est pure,
Elle est noble et voici que je lui fais injure ;
Aimer, c'est croire ; non, je n'aime pas vraiment,
Je ne sais pas aimer, et c'est mon châtiment.
Les mots sont pauvres !... les faits ont plus d'éloquence :
Rien n'est un châtiment, tout une conséquence.

Avec un ricanement amer.

Deux et deux sont quatre ? oui. Voici l'addition :

Sombre et désespéré.

Mon cœur gavé d'amour meurt d'inanition.

CATALINON, ému et vibrant.

Donnez-lui donc, vous dis-je, autre chose en pâture ;

Si vous vouliez bien vivre à même la nature
Dans la simplicité d'âme du paysan...

DON JUAN, dans une immense lassitude.

Peut-être, oui, c'est cela, fais vite, allons-nous-en.

CATALINON, avec un empressement nerveux.

Bien, monsieur, quel bonheur ! avant un mois, je gage,
Vous sourirez ; je vais boucler votre bagage.

DON JUAN, après réflexion, l'arrêtant du geste.

Non, laisse ; nous irons et par monts et par vaux,
Le bagage suivra, fais seller nos chevaux.

CATALINON

Oui, monsieur, vous verrez qu'il n'est plus de souffrance
Dès qu'on traite l'amour avec indifférence ;
Les moines n'ont jamais ces airs désespérés.

DON JUAN, avec impatience.

Les chevaux.

CATALINON

Oui, monsieur, vous verrez, vous verrez.

Il sort par le fond, à droite.

SCÈNE XI

DON JUAN, SEUL.

DON JUAN

Quoi donc ? Cette angélique et suave figure
Me suit, me tient, m'attache ? Est-ce que j'inaugure
Un don Juan tout nouveau, de moi-même ignoré
Et le vieil homme en moi s'est-il transfiguré ?

Après réflexion

« Jeune, on pille et l'on fuit, un autre crime en tête ;
« Vieux, n'étant plus tiré par la brute, on s'arrête,
« On considère, on scrute, on découvre, on comprend...
« Et c'est pourquoi l'amour des vieillards est si grand. » (1)

Après une nouvelle pause.

Tout homme est un vivant problème.
Ah ! disparaître !

En montrant la gauche.

Avec lui, jeune et tendre, elle pourra connaître
Les sûrs épanchements du commun des humains
Et du moins son bonheur aura des lendemains...

(1) Les vers entre guillemets ont été supprimés à la représentation.

Après un silence, comme dans un rêve, avec un réveil d'égoïsme.

Si mon image peut sortir de sa pensée :
« Jamais par aucune autre elle n'est effacée, »
Disait-il ici même.

Le visage illuminé d'une joie dure.

Est-il vrai ? Quoi ? toujours ?
« Celles qui l'ont aimé n'ont plus d'autres amours. »
Elvire, Anna, je sais : l'empreinte est éternelle,
Et, si pure que soit Inès, je suis en elle,
J'en suis sûr. A jamais mes traits la hanteront...

Avec une sensation de triomphe.

Elle aura des enfants qui me ressembleront !

Avec révolte.

Ceux de Fabien !... alors qu'il m'était si facile...

S'arrêtant, avec une brusque conscience de sa déchéance morale.

Ah ! toujours moi !... Silence, égoïsme imbécile ;
Tais-toi, fol ignorant, toi qui si grand ouvris
Le livre de la vie et n'en as rien compris :
« Dans ce monde inégal, mais moins que toi difforme,
« Ce que tu promenas, c'est ta sottise énorme
« Et la voracité de ton « moi », tu t'aimais !...
« Et c'est tout l'infini que tu cherchas jamais.
« L'infini ? mais il est dans cette enfant divine ;
« Toutes le contenaient peut-être et je devine
« L'impudence de mon mensonge, homme sans foi,
« Je criais au néant, mais il était en moi.

Avec un ricanement dans une grande exaltation.

« Don Juan ? une façade ! Hercule en effigie !...
« Gaspilleur insensé d'inutile énergie
« Qui pouvait être tout et n'aura rien été !...
« L'épopée ? un fiasco ! Le héros ? un raté ! » (1)
Ah ! fuir, oui !... mais après ?... Comment me fuir moi-
[même ?

Il ouvre la fenêtre, brusquement, on voit le ciel tout rouge, c'est le soleil couchant.

Tiens, du sang, plein le ciel ! Et la nature est blême :
A l'aube elle vivait encor, le nord souffla,
Elle est morte.

Désespérément, comme un naufragé qui se raccroche à une épave.

Mais non, la vie est au delà,
A Séville, à Madrid, en France, en Grèce, à Rome,
Dans toutes les cités.

Avec un abattement qui croît de plus en plus et aboutit à un véritable effondrement.

Qu'y feras-tu, pauvre homme,
Seul, errant, sans foyer, sans amis, sans amour,
Car tu n'es plus ta dupe, et sentant chaque jour
Ta détresse grandir ; pour tromper ta souffrance
Dépouillant tout orgueil, tombant de déchéance
En déchéance et, dans une torpeur de mort,
Conscient de ta chute et descendant encor !...
Ecœurante agonie, abjection suprême !

(1) Les vers entre guillemets ont été supprimés à la représentation.

Dans le mépris de tous et l'horreur de soi-même
Traîner hideusement des cheveux blancs honnis !

Avec horreur, se redressant.

Ah ! pas cela, don Juan, ne poursuis pas,

Avisant sur l'autel, sous le tryptique, le flacon qu'y a posé Inès à l'acte précédent et allant à lui irrésistiblement.

Finis.

Ne sois pas ce rebut, toi qui fus cette force ;
Raidis-toi, vieux lutteur, et redresse le torse ;
Pour ton dernier baiser prouve que ton sang bout ;
Voici venir la grande amante, allons, debout !

Prenant le flacon avec un geste de voleur, après avoir fermé les volets du triptyque, d'une voix profonde.

La mort !

Après un temps.

La mort, la vie ?... Entre ces deux abîmes,
L'un plein de noir silence et l'autre plein de crimes,
N'hésite pas, fais vite ; un geste et l'on s'endort.

Au moment de boire, avec un accent tout à coup désespéré.

Ah ! si j'avais un fils !...

Buvant.

Voici ma lèvre, ô mort !

Après un moment de silence, avec un sourire.

J'ai donné le baiser, c'est à toi de le rendre.

Il marche nerveusement, dans une attente anxieuse, puis il s'arrête, s'assied et songe. Dans une profonde méditation.

Un fils, pourquoi ce cri ? Là-bas que vais-je apprendre ?
L'amour qui crée est-il vraiment le seul amour ?
La tombe doit le dire. En l'éternel séjour
Mûrissent tous les fruits de l'arbre de science.

Portant la main à son estomac, avec l'accent d'une simple constatation.

Ah ! je souffre.

D'une voix grave.

Voici la leçon qui commence.

Premiers symptômes d'agonie. – Céphise entre par la gauche, cherche des yeux don Juan, l'aperçoit et descend vers lui.

SCÈNE XII

DON JUAN, CÉPHISE

CÉPHISE, émue et timide.

Monsieur le duc.

DON JUAN, se ressaisissant, d'une voix très douce.

Quoi, mon enfant ?

CÉPHISE, de même.

J'ai cru devoir
Vous dire que... quelqu'un qui n'ose plus vous voir...
Ah ! ce serait pour elle une très grande joie
Si vous ne partiez point ce soir.

DON JUAN, de même.

Qui vous envoie ?

CÉPHISE, troublée.

Personne, seulement... des paroles...

DON JUAN, avec une ironie souriante.

Eh quoi !
Femme, jusqu'à la fin tu viendras donc à moi ?
Lorsque de ton chemin à jamais je m'écarte,
C'est toi qui ne veux pas encore que je parte !

Venant à elle par un effort de volonté et retrouvant un peu de gaieté nerveuse.

Votre cœur bat, Céphise, et votre lèvre ment ;
Vous venez pour vous-même : ô pauvre cœur aimant,
Triste vierge oubliée, éprise du vieux faune !...
Un baiser ?

Il lui prend la tête et est au moment de lui baiser les lèvres, mais il se ravise, et, la baisant au front :

Le voici.

A part.

C'est ma dernière aumône.

Haut, sarcastiquement.

Plus d'un original voudra vous épouser,
Quand vous direz : « Don Juan ? J'eus son dernier baiser. »

CÉPHISE, avec effroi.

Grand Dieu !

Sortant, affolée, en appelant avec des larmes dans la voix.

Madame ! Inès !

SCÈNE XIII

DON JUAN, PUIS INÈS

DON JUAN, seul.

Pauvre fille, elle pleure.

Il avise près de la fenêtre de gauche la rose qu'y a laissée tomber Inès à l'acte précédent, la ramasse et veut la porter à ses lèvres, mais il s'arrête respectueusement, va la déposer sur le prie-Dieu, sous l'image de la Madone, rouvre les volets du triptyque, s'incline respectueusement, puis, avec un frémissement, se tâtant la main droite de la main gauche.

Ah ! la main d'Ulloa !... le froid !...

Avec une résignation hautaine.

Bien, c'est ton heure.

INÈS, entrant timidement.

Don Juan.

DON JUAN, fébrilement, avec joie.

Toi ! Je n'ai plus de douleur ici-bas.

INÈS

Est-il vrai ? vous partez !

DON JUAN, illuminé.

Non, non, je ne pars pas,
Je ne pars plus, je reste ici, toujours, je reste
A jamais, sans plus rien redouter de funeste.

INÈS, craintive.

Vous avez vu mon père ?

DON JUAN, de même.

Oui, ton père, en effet,
Je l'ai vu ; tout s'arrange et ton bonheur est fait.

INÈS, de même.

Mon bonheur ?

DON JUAN, de même.

Oui, je vois briller ta destinée
Et toute ma pensée en est illuminée ;

Autoritairement.

Ce qui va s'accomplir, Inès, ce sont mes vœux,
Et ce bonheur est mien, car c'est moi qui le veux.

INÈS, de même.

Je ne vous comprends pas.

DON JUAN, mystérieusement.

O fraîche créature,
O fleur !... éclos ainsi que le veut la nature :
Enfin, je sais la loi qui gouverne les cieux !
En signes flamboyants je la lis dans tes yeux,
Tes yeux dont la lumière intense me pénètre,
Immortelles clartés qui demain vont renaître,
Et mille et mille fois dans les temps renaîtront
Et dans les temps des temps jamais ne s'éteindront !...
Oh ! les beaux chérubins, l'adorable phalange !
Cent mille êtres créés sur ce modèle d'ange !
Surtout donne-leur bien tout ton rayonnement,
Ame exquise, et par eux vis éternellement.

Chancelant.

Moi, je meurs.

INÈS, étonnée et sans comprendre.

Vous mourez ?

SCÈNE XIV

Les mêmes, DON JOSÉ, FABIEN, ISABELLE, CÉPHISE, CATALINON

DON JUAN, à don José qui entre précipitamment, suivi des autres personnages.

José, la nuit épaisse
Se dissipe !... Je vois !... l'être n'est rien ; l'espèce
Est tout !...

A Fabien.

L'humanité, Fabien !... oui, tes amours
Impérissables.

Prenant Inès par la main et la faisant passer du côté de Fabien.

Elle et toi,

Avec un geste des deux mains, comme s'il caressait des têtes d'enfants.

Puis eux, toujours !...

A José, d'un ton qui signifie : J'AI COMPRIS.

L'infini !

DON JOSÈ, effrayé de son exaltation.

Qu'as-tu donc ?

INÈS, avec angoisse.

Don Juan ?...

DON JUAN, à Inès, avec un sourire, dans l'agonie.

Le beau désastre !
La mort d'un feu follet n'est pas la fin d'un astre.
Ne pleure pas sur moi comme sur un vaincu,

La fiole de poison s'échappe de sa main crispée et tombe à terre.

Don Juan meurt librement ainsi qu'il a vécu.

DON JOSÈ

Du poison !

INÈS, avec un grand cri d'angoisse,
cachant instinctivement sa tête dans les bras de Fabien.

Fabien !

DON JUAN, voyant le mouvement d'Inès.

Dans ses bras !...

Dans un sentiment d'approbation des lois de la nature.

C'est bien, c'est juste.
Inès, tu guériras, moi...

D'une voix étranglée tout en se redressant pour mourir debout.

Salut, mort auguste.

A Fabien, très doucement.

Fabien, elle est à toi, ne l'offense jamais.

Avec une surprise de joie profonde.

Quoi donc ? Je me dévoue ?...

Avec un soupir d'immense soulagement.

Ah ! cette fois, j'aimais.

Il retombe mort sur la banquette. Catalinon s'agenouille auprès de lui. Inès est restée dans les bras de Fabien, se cachant la tête sur son épaule. Isabelle se serre contre don José. Céphise prie devant la Madone. Symboliquement, don Juan est seul avec son vieux serviteur, qui sanglote convulsivement.

RIDEAU.

Q. 1424. — IMPRIMERIE DE CHOISY-LE-ROI.

COLLECTION DE PIÈCES DE THÉATRE
EN VERS

A 3 FR. 50 LE VOLUME

EDMOND ROSTAND

CYRANO DE BERGERAC
COMÉDIE EN CINQ ACTES

L'AIGLON
DRAME EN SIX ACTES

LA SAMARITAINE
ÉVANGILE EN TROIS TABLEAUX

LES ROMANESQUES
COMÉDIE EN TROIS ACTES

JEAN RICHEPIN

LA MARTYRE
DRAME EN CINQ ACTES

LES TRUANDS
DRAME EN CINQ ACTES

DON QUICHOTTE
DRAME HÉROÏ-COMIQUE EN TROIS PARTIES, HUIT TABLEAUX

JACQUES RICHEPIN

LA CAVALIERE
PIÈCE EN CINQ ACTES

CADET-ROUSSEL
COMÉDIE EN TROIS ACTES

FALSTAFF
PIÈCE EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

CATULLE MENDÈS

MÉDÉE
DRAME EN TROIS ACTES

SCARRON
COMÉDIE TRAGIQUE EN CINQ ACTES

GLATIGNY
DRAME FUNAMBULESQUE EN 5 ACTES

FRANCIS DE CROISSET

CHÉRUBIN
COMÉDIE EN TROIS ACTES

LE PAON
COMÉDIE EN TROIS ACTES

JULES BOIS

HIPPOLYTE COURONNÉ
DRAME ANTIQUE EN QUATRE ACTES

JOSEPH MEUNIER

CINTHIA
DRAME ANTIQUE EN QUATRE ACTES

1662. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.